

Isaïe BITON Koulibaly

Nouvelles

Ah ! Les femmes...

Isaïe Biton Koulibaly

Ah ! Les femmes...

Nouvelles

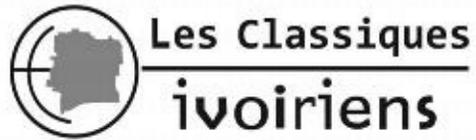
Coédité par :



Nouvelles Editions Numériques
Africaines (NENA)
65-66, rue Lib 29, Résidence
Machala Nord Liberté 6, BP 25231
Dakar Fann,
Dakar, Sénégal
Division commerciale de Senervert,
SARL au capital de 1 000 000
FCFA.
RC : SN DKR 2008 B878.
www.nena-sen.com
infos@nena-sen.com /
nenasen@orange.sn

et





Les Classiques Ivoiriens

10 B.P. 1034 Abidjan 10

Côte d'Ivoire

Tél : +225 21 56 50 63

Fax : +225 21 36 56 57

www.classiquesivoiriens.com

info@classiquesivoiriens.com

Date de publication : 2012

Collection : Littérature d'Afrique

ISBN 978-2-917591-72-7

© 2012 Nouvelles Editions Numériques Africaines (NENA).

Licence d'utilisation

L'éditeur accorde à l'acquéreur de ce livre numérique une licence d'utilisation sur ses propres ordinateurs et équipements mobiles jusqu'à un maximum de trois (3) appareils.

Toute cession à un tiers d'une copie de ce fichier, à titre onéreux ou gratuit, toute reproduction intégrale de ce texte, ou toute copie partielle sauf pour usage personnel, par quelque procédé que ce soit, sont interdites, et constituent une contrefaçon, passible des sanctions prévues par les lois de la propriété intellectuelle.

L'utilisation d'une copie non autorisée altère la qualité de lecture de l'oeuvre.

Sommaire

Préliminaires

Avertissement

Préface

Le divorce selon le coran

L'étrangère

Abiba, la trahison

L'héritière

La vraie vie de Nan Albertine

La cantatrice

P.D.G.

Le balayeur

Le serment

L'abbé Jean-Baptiste

Mon dernier amour

La femme de l'autre

La voyante

L'amour d'une femme

Préliminaires

Épigraphe

*Je pense qu'il est bon pour l'homme
de ne point toucher de femme.*

(St. Paul)

La femme est la source de tous les maux...

*Le sage devrait éviter le mariage comme si c'était une fosse
pleine de charbons ardents.*

(Bouddha)

La grâce trompe. La beauté ne dure pas.

*La femme qui craint le Seigneur,
voilà celle qu'on doit louer.*

(Proverbes)

L'auteur

Isaïe Biton Coulibaly est un auteur ivoirien adulé par le grand public notamment féminin. Auteur de nombreux ouvrages à succès, il est le directeur général de KoraLivre. Correspondant du magazine féminin international Amina magazine, il a une chronique hebdomadaire dans Go Magazine intitulé « Savoir aimer ». Il est marié et père de trois enfants.

Résumé

En ouvrant le présent recueil de nouvelles, vous accomplissez un acte peut-être automatique, mais sachez que cet acte vous plonge au cœur de la vie, dans la connaissance de l'homme, c'est-à-dire de l'homme en rapport avec la femme. Ce à quoi vous devez vous attendre est essentiellement le plaisir de la découverte et de la redécouverte de la personnalité de la femme. Peut-on véritablement la cerner ? Elle est si complexe, à la fois proche et lointaine, gouvernable et ingouvernable, attrayante et révoltante, elle se situe au carrefour des contraires. Oui, parcourez ce recueil : Isaïe Biton Koulibaly, l'auteur, nous en apprend beaucoup sur cette réalité quotidienne, cette « école de la femme » qui ne décerne ni diplômes ni lauriers si ce n'est l'expérience de joies, très passagères et de regrets très

profonds.

Avertissement

L'auteur tient à préciser que les faits relatés dans son ouvrage ne sont que purement imaginaires.

Toute ressemblance ou toute référence faite sur une personne dénommée n'est qu'une pure coïncidence qui ne saurait la mettre en cause ou la diffamer de quelques manières que ce soit.

Par ailleurs ces faits ne peuvent en aucune manière être considérés comme une atteinte à la vie privée de l'intéressé.

L'éditeur ne peut être responsable des propos de l'auteur contenus dans le présent ouvrage.

Ce recueil, dont nous publions ici la quatrième édition, (1) a été tiré à plus de 15000 exemplaires. Chiffre assez remarquable quand on connaît tant soit peu les énormes difficultés auxquelles se heurtent quotidiennement les petites maisons d'éditions africaines confrontées à un contexte socio-économique - pour le moins - peu favorable à leurs activités.

Ce succès dénote, s'il en faut, la portée de l'avenir de ce genre de littérature que l'on nomme « populaire » et dont Isaïe Koulibaly est - avec bonheur - l'un des promoteurs en Afrique francophone. L'on pourrait affirmer à juste titre, que ce dernier a beaucoup plus fait pour la promotion de la lecture que tous les pré-colloques et colloques organisés à ce sujet !

Littérature facile, de peu de portée, « périssable » ?

N'en déplaise aux « puristes » amateurs de litotes, la littérature de Koulibaly accroche le public car elle est proche de lui et de ses préoccupations; écrites dans une langue simple, allant à l'essentiel et accessible à tous, ces nouvelles racontent, avec beaucoup de vivacité et d'humour, l'homme et la femme aux prises avec le quotidien, un quotidien à vivre et à gérer et qui s'appelle argent, sexe, amour, pouvoir, sorcellerie, ambition, fatalité...

L'Éditeur

Préface

En ouvrant le présent recueil de nouvelles, vous accomplissez un acte peut-être automatique, mais sachez que cet acte vous plonge au cœur de la vie, dans la connaissance de l'homme, c'est-à-dire de l'homme en rapport avec la femme. Ce à quoi vous devez vous attendre est essentiellement le plaisir de la découverte et de la redécouverte de la personnalité de la femme. Peut-on véritablement la cerner ?

Elle est si complexe, à la fois proche et lointaine, gouvernable et ingouvernable, attrayante et révoltante, elle se situe au carrefour des contraires. Oui, parcourez ce recueil : Isaïe Biton Koulibaly, l'auteur, nous en apprend beaucoup sur cette réalité quotidienne, cette « école de la femme » qui ne décerne ni diplômes ni lauriers si ce n'est l'expérience de joies, très passagères et de regrets très profonds.

Isaïe Biton Koulibaly n'en est pas à sa première exploitation du thème de la femme et particulièrement de la femme africaine. Elle est soumise tout comme l'homme et plus que celui-ci aux diverses tribulations d'une existence dite moderne. Comme au Commencement, dans l'Essence, la femme gardera cette marque indélébile de la soumission à la tentation, au vice et au pouvoir tyrannique de l'argent qui transforme tout en force maléfique.

L'écrivain est déjà connu, pour le choix porté à la littérature populaire. Intéresser le maximum de lecteurs possible afin d'exprimer leurs préoccupations, de les aider à vivre pleinement en dépassant certains mythes et préjugés, voilà un des objectifs que vise son choix. Ici, dans « Ah ! Les femmes... », le style qu'on lui connaît ailleurs, dans d'autres écrits, reste le même : simple, direct, sans encombrement. Mais la différence est que tout repose sur un fond puissant de spiritualité, de religiosité. C'est par des propos chaleureux, pleins d'humour, par des situations mélodramatiques qu'il invite au dévoilement du caractère de la femme, ô combien sinueux.

Vous le constaterez bien : cet écrivain entend sauver la littérature africaine de la sclérose que constituent les sempiternelles revendications et contestations pour je ne sais quel pari ou quel mouvement idéologique. Le plus important est qu'il invite au regard lucide que l'on doit porter sur soi - même. Alors seulement, au-delà de ces récits, produits d'un imaginaire fécond... au-delà de ces visages féminins autour desquels se tissent les drames, visages qui ne manquent pas de rappeler le présent quotidien dans lequel on vit; au-delà donc,

de tous les éléments qui font la création romanesque, le lecteur arrivera à une profonde méditation sur l'humaine condition. Comment améliorer les mœurs qui se dégradent au contact du tourbillon des changements de notre environnement socio-culturelles ? Comment cultiver les valeurs morales et spirituelles face à l'argent, afin de sauver ce qui reste d'humain en nous ? Ce sont là des questions de fond que l'on se posera certainement. Et c'est en la foi en un Dieu puissant et miséricordieux que l'on devrait avoir recours. Cette foi est celle de l'auteur, communicative, qu'il ne cesse de fortifier par la fréquentation des Écritures Saintes et le recueil « Ah ! les femmes... » nous en donne la preuve.

Ainsi donc, lisez ces nouvelles, sans préjugés, et vous saurez peut-être qu'Isaïe Biton Koulibaly ne hait pas la femme africaine. L'écriture ici ne saurait être le fait d'un inconscient ou d'un subconscient marqué par les déceptions ou des actes refoulés dont la femme serait négativement à l'origine. Les enseignements à tirer se rapprochent au contraire de la pensée d'un sage Africain, Ahmadou H. Bâ, quand il écrit dans « Le petit Bodiel » : « Pour l'homme, la femme est un puits sans fond. pour la femme l'homme est un fût qui se perd dans la nue ».

Ils ne peuvent jamais arriver à la limite l'un de l'autre. Ils sont deux énigmes qui se regardent, se parlent, se complètent, sans cesser de se contester. Ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre mais ne peuvent rester ensemble sans heurts et éclats. « Avec la femme rien ne marche, sans la femme tout serait foutu. »

**Kone Bakary
Professeur de Lettres**

Le divorce selon le coran

à Oumou Kanouté

J'avais été le premier à me réjouir de la nomination de ma femme au poste de Ministre du Travail et des Affaires Sociales.

Ce soir-là, nous étions chez des amis communs quand le journal parlé donna la composition du nouveau gouvernement que nous attendions depuis des mois. Devant la carence, l'incompétence de la plupart des ministres, le bruit courait que le Chef de État procéderait bientôt à un large remaniement ministériel.

Toutes les activités économiques du pays se trouvaient paralysées par ces rumeurs. Les cabinets ministériels donnaient l'exemple par l'absence régulière des hauts fonctionnaires. Oumou, ma femme, ne s'occupait nullement de ces rumeurs. Elle n'aimait pas la politique. Car aujourd'hui, on vous acclame; demain, on vous rejette, critique et méprise. Vos subordonnés d'hier, qui couraient prendre votre cartable en se tordant dans de multiples « salamalecs », vous bousculent dans les rues après votre départ du Gouvernement. Quelquefois, ils changent de chemin. Vous devenez dès cet instant, un cadavre décomposé dont le monde s'éloigne comme pour rester pur.

Quelle ne fut donc la surprise de ma femme lorsque le porte - parole du Gouvernement dit ceci : « Ministre du Travail et des Affaires Sociales : Oumou Maïga, née Sidibé ».

Au moment où nous lui adressions nos félicitations, elle ne pensait qu'à joindre au téléphone le porte-parole du Gouvernement. Il confirma. Il s'agissait bel et bien de ma femme.

« C'est incroyable, dit-elle finalement. Je n'ai jamais fait de politique... Je suis dans de beaux draps véritablement. »

Pour ma part, pendant presque deux semaines, je crus que ma femme avait joué la comédie à l'annonce de sa nomination, car, si elle ne participait pas au jeu politique, elle s'adonnait néanmoins corps et âme aux activités religieuses : elle était la Présidente des femmes musulmanes du pays, et à ce titre, elle avait déjà rencontré des ministres à plusieurs reprises et, une fois, le Chef de État, pour la révision du code de mariage.

Quelle belle route que celle d'Oumou ! J'avais fait sa connaissance lorsqu'elle m'avait amené son chien gravement malade. J'étais docteur vétérinaire; par conséquent, les animaux domestiques bénéficiaient de soins attentifs dans mon cabinet. Je fus séduit par la beauté d'Oumou; je l'admirais davantage quand elle me parla de la religion. La vraie, c'est-à-dire, celle de l'Islam. Dieu l'avait affirmé dans le Coran.

Ma religion m'interdisait de faire la cour à un être féminin, qui ne soit pas ma femme. Sans cela, j'aurais tenté de séduire cette jeune fille qui présidait le club des jeunes filles musulmanes de son collègue. Pendant des jours, je restai envoûté par l'image de cette fille qui avait vingt ans de moins que moi.

Un an après cette rencontre, ma femme me quitta. En dix ans de mariage, nous n'avions pas eu d'enfants. Elle m'accusait d'être stérile, malgré les tests médicaux positifs pour nous deux.

Une semaine après le départ de ma femme, je rencontrai Oumou au marché où je me trouvais en compagnie de mon domestique. Je m'étonnai de la voir achetant des condiments au moment même où ses camarades étudiaient dans les classes. C'est alors qu'elle m'apprit son chômage forcé : ses parents ne pouvaient plus assurer ses frais d'études.

Je lui donnai rendez-vous l'après-midi dans mon bureau. Elle y vint et fut heureuse d'apprendre que j'allais acquitter ses frais de scolarité jusqu'au baccalauréat. Pendant trois ans, je la pris en charge sur le plan financier dans tous les domaines. Ses parents, à genoux, me remercièrent au nom du Tout-Puissant.

Après sa réussite au baccalauréat, je lui fis part de mon intention. Celle de l'épouser. Elle accepta chaleureusement avant de s'étonner que je ne me sois pas déjà déclaré depuis tout ce temps. Elle ne manqua point de me féliciter pour cette correction toute islamique. En effet, jamais l'idée ne me vint de la conduire dans ma chambre. D'ailleurs, depuis le départ de ma femme, je demeurai chaste comme un curé catholique.

Notre mariage commença par la cérémonie religieuse. Cela lui permit de s'installer chez moi. Elle était étudiante en sciences juridiques; je ne pouvais qu'attendre les grandes vacances pour me présenter en sa compagnie devant le maire. Entre temps, la cérémonie traditionnelle s'effectua et un enfant naquit. Une fille appelée Aïcha.

Très intelligente, ma femme réussit avec mention à sa licence tout en étant grosse

de sept mois. Le deuxième enfant porta le prénom Fatoumata. Il y avait deux mois à peine qu'elle avait mis au monde notre fils Ahmadou quand la nouvelle de sa nomination nous tomba du ciel.

Toute la nuit, notre téléphone ne cessa de sonner. Pour les félicitations, le directeur de l'entreprise de vente d'automobiles où elle travaillait comme conseillère juridique, se déplaça en personne jusqu'à notre demeure située dans la lointaine banlieue de la capitale. Il imaginait déjà les sommes importantes qui entreraient dans la caisse après cette nomination. « Nos marques de voiture, disait-il, subiront la plus forte vente. Notre principal concurrent verra ses chiffres baisser de 8 à 10 %. Et là encore, je suis beaucoup trop optimiste pour lui. »

Je ne crus réellement à la nomination de ma femme que lorsque je vis ses photos dans nos quotidiens, présidant telle manifestation ou prononçant un discours devant les travailleurs. En outre, il y avait désormais ces deux grosses voitures de service avec trois chauffeurs.

Après trois mois dans le Gouvernement, le comportement d'Oumou changea. Elle me considérait comme le domestique de la maison. Elle m'envoyait chercher ses robes chez son nouveau couturier. En pleine nuit, elle me réveillait pour que j'aille lui chercher du pain chaud. Tous les dimanches matins, je lui apportais son café au lit. Au moment où elle déjeunait, je devais me rendre à l'aéroport chercher les journaux les plus récents. Chaque semaine, elle se plaignait de ma lenteur malgré ma rapidité d'exécution.

Quand je tentais de discuter politique avec elle, Ournou me coupait la parole. « Tu es un analphabète politique. Ne te mêle pas des affaires sérieuses. Guérir un chien, soigner un lapin n'ont absolument aucun rapport avec la recherche d'une solution en politique. » Elle représentait souvent son Gouvernement à des manifestations publiques sans daigner m'informer; je l'entendais à la radio ou la voyais dans les journaux.

Une fois, à la veille d'un voyage à l'étranger, elle ne m'avait pas encore informé; la radio de ma voiture me l'apprit à midi, le jour de son départ. Je la trouvai dans la chambre conjugale préparant ses bagages. A ma remarque, elle s'énerma. « La radio est là pour t'informer », dit-elle entre deux jurons.

Elle revenait du bureau à des heures impossibles. Elle répétait inlassablement : « Je suis retenue par les affaires importantes de État » Pourtant, j'appelais régulièrement à son bureau. Jamais on ne décrochait. Et quand je le lui dis un jour,

elle explosa : « De quel droit te permets-tu d'appeler mon cabinet ? Ne te mêle pas de mes affaires ! Dans la hiérarchie gouvernementale, je viens nettement avant ton ministre de tutelle. Tu n'oserais jamais l'appeler directement à son cabinet ! Quand je suis chez toi, je suis ton épouse. Dès que je franchis la grille, je suis le Ministre du Travail et des Affaires Sociales ! Monsieur le Docteur vétérinaire, je vous mets en garde pour la première et la dernière fois. N'appellez jamais, jamais plus mon secrétariat particulier ! Je suis un membre du Gouvernement. »

Au lendemain de cette mise au point, mon ministre me convoqua : je devais partir dans les vingt quatre heures pour un stage de six mois en Allemagne. L'entretien, du moins le monologue, dura tout juste deux minutes. Le chef de cabinet s'occupait de tous les problèmes inhérents à ce départ...

Je revins de stage, un lundi après-midi; je n'avais pas eu l'occasion de prévenir ma femme de mon arrivée. Durant tout mon séjour, elle n'avait répondu à aucune de mes lettres. A minuit, elle n'était pas encore de retour chez nous. Quand je me réveillai, le lendemain, je la vis s'habillant pour repartir. A quelle heure était rentrée Madame le Ministre ? Je n'osais plus l'appeler Oumou.

Bénéficiant encore de trois jours de repos avant de reprendre mes activités, je pris seul mon déjeuner. Ensuite, je partis discuter avec Adama, mon cuisinier. Il travaillait depuis vingt-deux ans chez moi. Célibataire endurci, il y avait toujours habité. Il restait la seule personne de confiance de mon personnel qui pouvait en toute sincérité m'informer.

— Madame a sonné à la porte à six heures du matin. Et j'ai été lui ouvrir.

— Ce retour matinal fait-il partie désormais de ses activités gouvernementales ?

— Je ne sais pas. Ce que je sais, je vais vous le dire. Mais ne le répétez à personne.

— Adama, tu sais qu'entre nous règne la confiance.

— Bien. Madame a un amant. Elle le fait venir ici toutes les nuits depuis votre départ. Ils dorment ensemble.

— Qui est cet amant ?

— C'est un jeune homme très élancé, de teint noir. Il porte toujours des lunettes.

— Merci beaucoup Adama.

Quand je la revis le soir, j'eus envie de lui parler de son amant : je me retins « in extremis »; je me bornai à lui parler de banalités, car je ne possédais aucune preuve de son infidélité. A ma grande surprise, elle ne m'accorda aucun intérêt : six mois de séparation et une si grande indifférence !

— Oumou, fis-je, pourquoi cette attitude méprisante de ta part à mon égard ?

— Parce que tu es un peu de trop dans cette maison.

— Mon amour, contrôle ton langage.

— Ton amour ! Qui est ton amour ? Pas moi, en tout cas ! Je n'ai qu'un seul amour, une seule passion : mon attachement indéfectible au président de la République et au Parti !

Elle refusait désormais de faire l'amour avec moi. Au lit, elle se couchait loin de moi. Quand je la touchais, elle criait comme si un voleur venait de s'introduire dans la chambre.

Quelque trois semaines après mon retour de stage, je lui fis croire que je partais pour quinze jours en tournée dans certaines provinces du pays. Je louai en ville une chambre d'hôtel et m'y installai. J'écoutais la radio, parcourais les journaux en attendant un appel de mon domestique. Je n'attendis pas longtemps. Deux nuits plus tard, l'amant, le rival se trouvait dans mon lit. Ils n'avaient même pas fermé la porte à clef. Je les surpris en tenue d'Adam et d'Ève. Ils venaient de jouir tous les deux et se caressaient. A ma vue, l'arrogante devint muette. Mon rival tentait de se rhabiller en hâte : je l'empoignai et le frappai durement pendant longtemps. Il saignait très fort. Je le traînai jusqu'à la grille en le tirant par les pieds. En revenant, dans le salon, je m'emparai d'un gourdin avec lequel je frappai Oumou; je la battis comme un âne. Son visage était méconnaissable. Elle appela la police. Deux agents vinrent me chercher. Je m'expliquai longuement devant le commissaire de Police qui resta perplexe. Heureusement pour lui, son ministre, celui de l'Intérieur, me convoqua. Il me demanda de pardonner à ma femme. Je demurai intraitable.

Le lendemain, c'était chez le président de la République. Le Chef de État, que je voyais pour la première fois, me promettait un poste d'ambassadeur si je reprenais ma femme et n'ébruais pas l'affaire. Je lui assurai qu'aucun journal étranger n'apprendrait cette nouvelle de moi. Quant à reprendre ma femme, je ne voulais pas en discuter.

De nombreux ministres me reçurent dans la journée; je restai inébranlable. Au troisième jour de notre séparation, l'Imam me convoqua chez lui. J'y trouvai ma femme, mes enfants, ses parents et deux ministres. Celui de la Santé, et celui des Affaires Étrangères, qui étaient aussi des femmes.

L'Imam me demanda les raisons qui m'avaient poussé à quitter ma femme et mes enfants. Je m'étais, en effet, installé dans mon logement de fonction. Je fis la genèse de notre première rencontre jusqu'à la soirée fatidique, en passant par ces comportements qui avaient été ceux de ma femme, comportements indignes d'une épouse musulmane. Je fis d'ailleurs remarquer à l'Imam que mon ex-épouse ne lisait plus le Coran depuis sa nomination comme membre du Gouvernement. Chaque soir, je lisais et méditais seul le grand livre de notre prophète Mahomet. Je demandai à l'Imam de m'expliquer les raisons du changement brusque du ministre du travail et des Affaires Sociales envers le Coran et son mari. « Mon fils, dit l'Imam, j'apprécie ton allusion à notre Livre sacré, descendu directement du ciel. Dans le Coran, Dieu, le Miséricordieux a dit, dans le chapitre XXIV au verset 4, ceci : « Ceux qui accuseront d'adultère une femme vertueuse, sans pouvoir produire quatre témoins, seront punis de quatre-vingt coups de fouet; au surplus, vous n'admettrez jamais leur témoignage en quoi que ce soit, car ils sont pervers... » »

En clair, l'Imam voulait me faire comprendre que je ne pouvais accuser ma femme d'adultère sans présenter quatre témoins présents au moment du délit. Mais moi aussi j'avais une connaissance approfondie du Livre : « Mon père, fis-je, le Tout - Puissant a dit dans le même chapitre, au verset 6 : « Ceux qui accuseront leurs femmes et qui n'auront d'autres témoins à produire qu'eux-mêmes jureront quatre fois devant Dieu qu'ils disent la vérité. » »

Ma femme refusait de reconnaître les faits. Elle affirmait que je l'avais vue tout simplement discutant avec un jeune intellectuel chômeur qui la suppliait de lui trouver un emploi. Je me levai pour la battre mais je fus retenu par l'Imam. C'est alors que je demandai qu'on apporte le Coran et que chacun jure dessus. Dieu nous révélerait aussitôt le dissimulateur. Oumou refusa de jurer sur le Coran qu'on lui présenta en premier. Elle se mit à pleurer et confirma mes propos. Elle m'avait effectivement trompé. Mais elle s'en repentait à genoux. Elle me demandait publiquement pardon. Elle nous récita le deuxième verset de cette sourate : « Vous infligerez à l'homme et à la femme adultères cent coups de fouet à chacun. Que la compassion ne vous entrave pas dans l'accomplissement de ce précepte de Dieu, si vous croyez en Dieu et au jour dernier. Que le supplice ait lieu en présence d'un certain nombre de croyants. »

Elle s'agenouilla à mes pieds pour y verser d'abondantes larmes en rappelant à l'assistance tout ce dont elle m'était redevable : j'étais son bienfaiteur, l'origine de sa réussite. Malheureusement, la politique, avec la richesse qu'elle procure, l'avait aveuglée : « Nos frères chrétiens, affirma-t-elle, avaient bien raison de dire qu'il est plus facile à un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au paradis. »

Cette allusion aux chrétiens rendit l'Imam furieux. « Oumou, je t'interdis de nous parler des chrétiens comme de frères ou d'amis ! Dans la sourate V, verset 56, Dieu a dit : « O croyants ! ne prenez point pour amis les juifs et les chrétiens, ils sont amis les uns les autres; celui qui les prendra pour amis finira par leur ressembler et Dieu ne sera point le guide des pervers. » »

Personne ne réussit à me convaincre de reprendre ma femme. Pour la deuxième fois, je divorçai.

Trois semaines plus tard, je rencontrai dans le train une jeune sage-femme. Nous voyageâmes ensemble, assis l'un en face de l'autre cinq heures durant. Avant l'arrêt au terminus, je lui proposai le mariage. Elle accepta.

Mariam Dembélé, ma nouvelle fiancée, était veuve. Elle avait perdu son mari dans un accident d'avion. Ils avaient deux enfants. Un garçon et une fille.

La procédure du divorce civil n'étant pas achevée entre Oumou et moi, je fis un mariage religieux et traditionnel.

Mariam Dembélé était la douceur même. Elle m'était entièrement soumise. Je revivais.

Mon domestique Adama jugeait qu'elle était plus belle qu'Oumou. Mais, pour moi, la beauté n'avait aucune importance.

Je n'avais pas vécu cinq mois avec ma nouvelle épouse lorsque des militaires vinrent m'arrêter au bureau. Au camp militaire, je me retrouvai avec une grande partie du Gouvernement, la quasi-totalité des députés et la moitié des officiers supérieurs de l'Armée Nationale. Nous étions accusés d'avoir trempé dans un complot contre l'État; je ne pus m'empêcher de rire. Un soldat me donna aussitôt un coup de pied dans le ventre. Le soir venu, je fus appelé seul dans un bureau. Un émissaire du Chef de l'État me promettait la liberté si je reprenais mon épouse. Je refusai.

Avant notre embarquement pour une destination inconnue, nos familles vinrent nous voir. « Je n'ai participé, de près ou de loin, à aucun complot », dis-je à ma femme en pleurs; j'étais plutôt la victime d'une machination de mon épouse précédente. Devant cette injustice, elle jura de me rester fidèle.

— Même si tu étais condamné à la peine capitale, dans ta tombe, souviens-toi que ta femme te reste fidèle... Jamais je ne me donnerai à un autre. Ah ! les femmes ! Comment faire arrêter quelqu'un qui t'a donné trois enfants ?

— C'est la politique, Mariam.

Notre voyage dura toute la nuit. Parmi les prisonniers, les militaires étaient les plus nombreux. Avant l'aube, nous étions dans une clairière contenant plusieurs cases. J'étais le seul à savoir où nous étions. Nous nous trouvions à quelques mètres de mon village. Le terrain sur lequel notre prison se situait appartenait à mon père. Durant les vacances scolaires, quand j'étais collégien et lycéen, je venais travailler sur ce sol ingrat.

Le régime de cette prison spéciale était dur, surtout pour des gens qui avaient vécu dans l'aisance. Chaque jour, nous étions battus comme des ânes. Nous mangions une fois par jour. Du riz mal cuit. Dans notre prison, les fausses mises à mort étaient nombreuses. On nous bandait les yeux et cinq soldats tiraient; la seule frayeur pouvait causer la mort, les balles n'étant chargées qu'à blanc.

Nous recevions le courrier de nos familles avec des mois de retard et n'avions aucune autorisation de répondre. Un transistor nous reliait à l'extérieur. Après un an de séjour, nous apprîmes que nous avions été jugés par une Cour Spéciale de la Sûreté de l'État. Après plusieurs jours d'audition, chacun d'entre nous avait reconnu sa culpabilité...

Ceux qui étaient déjà décédés furent condamnés à la peine capitale. Moi, je prenais quinze ans de travaux forcés. Quelle ne fut alors ma joie de recevoir, trois jours après, une lettre de ma femme, elle logeait maintenant dans mon domicile privé et gérait mes biens.

Tous les mois, je recevais de ses nouvelles. Elle protestait de sa fidélité à chaque page de ses lettres. L'ancien ministre des travaux Publics, qui partageait la même case que moi, m'enviait et m'admirait. Depuis son arrestation, sa femme ne s'était jamais manifestée. Il l'aimait beaucoup. Je lui promis de m'atteler, si je sortais avant lui, de me mettre à la recherche de sa femme et de la convaincre de lui rester fidèle.

— Docteur Maïga, encore quinze ans pour moi : à ma sortie, elle sera depuis longtemps dans les bras d'un autre.

— Quinze ans, c'est beaucoup pour nous les humains, mais pour Dieu, ce n'est que quelques heures.

Je ne fis pas quinze ans. Après trois ans de détention, on me relâcha. Sur le chemin du retour vers la capitale, je compris la raison de cette libération prématurée. Il y avait deux jours que mon ex-femme ne faisait plus partie du Gouvernement. Une altercation en Conseil des ministres avait opposé le ministre du Travail et des Affaires Sociales et le Chef du Gouvernement au sujet des intellectuels chômeurs. Mon ancienne femme s'était montrée particulièrement arrogante.

Arrivé dans la capitale, je courus vers mon domicile privé. Je cherchais les dates possibles de mon mariage civil avec Mariam Dembéle.

Quand je sonnai, il était près de minuit. Mariam vint m'ouvrir. Elle était enceinte de huit mois. Nous restâmes pétrifiés l'un en face de l'autre. Du salon, une voix demanda : « Mariam chérie, qui a sonné ? »

L'étrangère

À Florence Praxede Oumi Ahanmada

J'avais cessé d'aimer les femmes de mon pays, leurs comportements m'indignaient. J'en étais horrifié.

Des fiançailles rompues pour des banalités, des filles qui réclamaient de l'argent, celles qui n'avaient aucun respect pour mes parents, l'infidélité élevée au rang d'institution, leur langage pauvre et ordurier, voilà des attitudes qui m'amènèrent à ne plus songer à épouser une femme de mon pays.

Toutefois, c'est après le remariage de mon oncle que ma révolte éclata. Sa première femme décédée, cet oncle, professeur de géographie, épousa une secrétaire dactylographe. Une semaine après le mariage, célébré fastueusement, la mariée changeait de domicile. Elle préférait vivre avec un musicien qu'elle admirait sur les écrans de la télévision.

En deux ans de direction dans un hôpital municipal de la province du pays où j'étais docteur, jamais personne ne me vit en compagnie d'une femme. Et pourtant je les soignais. Pour moi, les femmes de mon pays sentaient chaque jour un peu plus mauvais. Certaines m'écrivaient pour me demander de les épouser, je trouvais cela scandaleux. Comment juger des femmes qui proposent le mariage à l'homme ? Inutile de juger des personnes aussi dignes de mépris, de haine et d'horreur. Ah ! les femmes de mon pays ! quelle vulgarité !.

Une autre affaire me révolta. Une jeune fille accusait un professeur de l'avoir mise enceinte. L'homme nia fermement. Dès la naissance du gros bébé, la police les conduit tous dans mon bureau; le prélèvement de sang ne justifiait pas les propos de la jeune fille. Pressée d'avouer, elle reconnut son mensonge : le vrai père de l'enfant travaillait comme charretier chez sa tante maternelle.

Ah ! les femmes de mon pays ! Ma décision était irrévocable, je n'épouserais jamais une femme de mon pays. Il me fallait une étrangère pour vivre heureux. Il m'arrivait de penser unir mon destin à une blanche mais je pensais aussitôt à leur peau que je n'appréciais pas. Il me fallait absolument une noire. Une vraie noire.

Une rencontre de médecins africains pour discuter de l'hépatite virale devait avoir lieu dans un pays d'Afrique· situé à plusieurs milliers de kilomètres du mien. Je fus retenu parmi les sept médecins qui devaient représenter notre pays. Ce choix

paraissait juste. Ma thèse d'État portait sur l'hépatite virale en milieu urbain. En outre, j'écrivais régulièrement dans des revues internationales sur le sujet : j'étais plus connu à l'étranger que dans mon pays...

Dans l'avion qui nous conduisait vers le pays du colloque, mes collègues et moi discutâmes de la politique du pays. Nous étions dans les airs. On ne pouvait pas nous entendre et nous dénoncer. On la trouvait, cette politique, lamentable. Pour nous, seules les femmes en profitaient.

Jusqu'à l'atterrissage, nous jugeâmes négativement les femmes de notre pays. Je me croyais seul à détester nos femmes; mes collègues se révélèrent pires que moi. Tous mariés à des femmes du terroir. Quatre se trouvaient en instance de divorce. Les autres rentraient chez eux tous les jours à l'aube afin de ne pas rester plus d'une heure dans la même pièce que leur femme. Tous les six méprisaient profondément la leur. Ils avaient déjà tous des maîtresses. L'un vivait en grande partie chez une prostituée. Selon lui, seule la prostituée comprend l'homme. Elle est obéissante et soumise. Tous m'encourageaient vivement à ne jamais épouser une femme de notre pays.

Devant l'accueil très amical de la police et de la douane, mes collègues me conseillèrent de choisir ma fiancée dans ce pays charmant.

Une bonne organisation avait été mise en place. Dès l'aéroport, des hôtesse se mirent à notre disposition; chaque membre de notre délégation occupa une voiture particulière avec un chauffeur tout en blanc et une hôtesse. Je ne pus m'empêcher de calculer mentalement toutes les dépenses effectuées par le gouvernement de ce pays.

Mon hôtesse se tournait constamment vers moi pour me présenter telle ou telle réalisation. Je pris plaisir, notamment, à contempler le Grand-Marché. Le programme de notre séjour prévoyait de nombreuses heures libres. L'hôtesse promit de me faire visiter de nombreux lieux touristiques du pays.

— Pour le marché, dit-elle, nous y reviendrons la veille de votre départ. Vous pourriez acheter des souvenirs pour vos enfants et votre épouse.

— Je suis au regret de vous dire que je suis célibataire et sans enfant. Mais rappelez-moi votre nom.

— Marie-Rita Félicité Megan, je suis étudiante en dernière année de médecine.

Notre hôtel se trouvait en dehors de la ville. Très luxueux. Un « quatre étoiles ». Au cours du déjeuner, mes collègues ne tarissaient pas d'éloges sur mon hôtesse.

« Tu as de la chance, collègue ! Ton hôtesse est la plus belle de toutes. Ne laisse pas l'occasion t'échapper, fais rapidement la connaissance de ses parents. »

A aucun moment, l'idée ne m'avait effleuré de faire ma vie avec mon hôtesse ! Je désirais une femme, mais pas dans ces conditions-là. Voilà maintenant que je commençais à regarder d'un tout autre œil ma belle hôtesse.

L'après-midi, le programme prévoyait une visite privée de l'Université située à l'extrême-nord de la capitale. Mon hôtesse en profita pour me faire visiter sa chambre. Elles logeaient, les étudiantes, trois par chambre. Et là, dans sa chambre, j'eus le coup de foudre pour Marie-Rita. Devant ses autres collègues, je découvrais réellement la beauté de cette étudiante en médecine.

La nuit, je l'invitai dans le « night-club » de l'hôtel. Elle accepta sans aucune difficulté; je profitais des slows pour l'embrasser. Elle ne me repoussa à aucun moment. Devant sa légèreté, je ne voulais pas rester en si bon chemin. Je l'invitai dans ma chambre où elle resta jusqu'à l'aube. Nous discutâmes de la vie, de la politique africaine, des hommes, des femmes. Nous parlâmes de nous-mêmes, sans complaisance.

— Je te demande, Marie-Rita, de devenir mon épouse,

— Je ne sais pas si je possède les qualités nécessaires pour cela.

— Je suis à la recherche de trois qualités chez la femme que je dois épouser. A la suite de nos discussions, je suis persuadé que tu les possèdes.

— Quelles sont ces qualités ?

— Tout d'abord, la beauté. Une belle femme est un régal pour le mari. L'Ecclésiastique le dit si bien : « La grâce d'une épouse fait la joie de son mari et sa science est pour lui une force » Évidemment, une belle femme est toujours propre et bien habillée.

— Si tu peux lui acheter régulièrement des vêtements, toute femme deviendra belle.

— Pour ma femme, je suis prêt à tous les sacrifices afin qu'elle porte continuellement de beaux vêtements.

— Quelle chance pour ta future femme !

— Quelle chance pour toi !

— Ensuite ?

— Ensuite, ma femme doit être cultivée. La lecture des journaux, revues et livres doit être son passe-temps favori. En somme après avoir habillé son corps, elle doit parer son esprit. Les femmes de chez nous négligent totalement le côté culturel. Par conséquent, elles sombrent chaque jour un peu plus dans la banalité la plus abjecte.

— Tu es méchant. N'oublie pas que tu es née d'une femme.

— Enfin, je souhaiterais épouser une femme très croyante, dont la vie est régie par l'Évangile, disons la Bible. Car la seule femme digne de confiance est celle qui craint Dieu.

— Mon oncle est curé et mon père maître de chœur...

— Tu es un ange, Marie-Rita Félicité !

Que s'est-il passé à ce colloque ?

Je ne saurais le dire. Durant tous les travaux je ne faisais que penser à Marie-Rita. Elle me fit connaître ses parents. Je découvris toute sa famille. Sa tante me précisa les conditions pour me fiancer à une fille de leur ethnie; des colas, du whisky, des cigarettes, quelques pagnes et de l'argent. De la pacotille, pour moi : je voulais immédiate-ment régler toutes ses dépenses. Mais Marie-Rita me demanda d'être patient et de revenir quand je prendrais mes congés.

De retour au pays natal, ma mère et mes oncles s'acharnèrent à me demander d'épouser une compatriote de notre région. Pendant des mois, ils me dissuadèrent d'épouser une étrangère.

Les photos de Marie-Rita Félicité décoraient ma chambre, je dormais en les regardant, je me réveillais en les contemplant, je ne priais plus avec les psaumes, je relisais sans cesse les lettres de ma future épouse. Dans mon bureau, son image figurait dans un joli cadre, je répétais inlassablement aux infortunés malades que j'épouserai très bientôt l'étrangère. D'aucuns me félicitaient de ce choix. Nos femmes les avaient déçus.

Une autre occasion me permit de haïr davantage nos femmes et pourtant, je ne croyais pas pouvoir encore ajouter de la haine à toute celle que mon cœur leur vouait déjà. Dans ma région, on n'enterre jamais un cadavre sans que l'épouse du défunt ne cite tous les hommes qui ont fait l'amour avec elle avant et pendant leur mariage. Mon cousin, un journaliste, venait de mourir. Nous étions tous au village pour les différentes cérémonies funèbres. Son épouse parla. Avant son mariage, elle avait livré son corps à dix-sept hommes. Elles les cita. Durant ses fiançailles, elle coucha plusieurs nuits chez trois français et sept libanais. Après son mariage, elle commit l'adultère plus d'une vingtaine de fois avec une quinzaine d'hommes qui étaient pour la plupart, des amis de son mari. Infirmière de son état, elle nous cita aussi le manœuvre de l'hôpital. Après cette confession, la terre pouvait accueillir mon cousin.

Plus que jamais, seule une étrangère pouvait devenir mon épouse, je l'avais d'ailleurs trouvée en la personne de Marie-Rita Félicité Megan. Chaque dimanche matin, je lui écrivais des lettres passionnées. Deux fois par semaine, je lui adressais des mandats télégraphiques supérieurs à sa bourse. Chaque mois, je prenais une grande partie de mon temps pour lui préparer des cadeaux : j'envoyais continuellement à son adresse familiale, des robes, des pagnes, des bijoux, des chaussures, des montres, des médicaments, etc...

Pour son anniversaire, je lui fis cadeau d'une montre en or. Au nouvel an, je lui envoyai une bague en or incrustée de diamants.

Sa famille recevait également, de ma part, de l'argent et des cadeaux; en réponse, tous les mois, ses parents m'envoyaient des lettres de remerciements : je ne pouvais agir autrement, répondais-je invariablement. Quand on a une fiancée d'une telle qualité que Marie-Rita, on se surpasse sans le savoir.

Dix mois après le colloque, je pris mes vacances : j'avais droit à un mois et demi. Je partis aussitôt en avion pour le pays de ma future épouse. Toute la famille m'attendait à l'aéroport. Ma bien-aimée portait un ensemble beige que je lui avais acheté à Londres lors d'un bref passage.

J'avais déjà réservé ma chambre d'hôtel à quelques mètres seulement de l'hôpital où elle travaillait depuis peu sous les ordres d'un collègue rencontré au colloque. Il lui laissa durant tout mon séjour une large liberté : elle me fit découvrir son pays dont je tombai amoureux.

Nous n'eûmes aucune relation sexuelle. Après notre mariage, promis-je. Elle me

félicita pour mon sérieux. Car, dit-elle, « tout homme profitera d'une femme pour laquelle il dépense beaucoup. Vraiment, chéri, tu mérites d'être mon mari. »

— Maintenant que je suis dans ton pays pour un long séjour, je souhaiterais que nous procédions à notre mariage officiel avant mon départ.

— Je te prie d'attendre encore un an.

— Pourquoi ?

— Je veux d'abord travailler un an avant de me fiancer. Prends patience. Et puis, c'est une occasion de tester ton amour pour moi... Ne nous précipitons pas; je viendrai te voir dans un an chez toi, dans ton pays. Nous déciderons alors ensemble de la date.

Malgré ce contre-temps fâcheux, je retournai heureux et fier dans mon pays. Tout me souriait dans la vie. Les mois s'écoulaient comme des jours. Marie-Rita vint me rejoindre un an après. Je la présentai à mes parents. Ils l'accueillirent sans grand enthousiasme.

La nuit de son arrivée, elle me demanda de lui faire l'amour. Nos rapports terminés, elle s'exprima ainsi :

— « Chéri, tu as été formidable. Toutefois, je ne pourrai pas m'installer définitivement chez toi avant d'avoir construit au pays une villa à mes parents; je suis l'aînée de la famille, je dois absolument construire avant de partir. Je te prie de prendre patience car je sais que tu m'aimes beaucoup.

— Et si je te donnais de l'argent pour construire cette maison ?

— Ce serait merveilleux. Et je serais chez toi dans moins de trois mois, pour toujours. »

Finalement, je choisis la solution la plus rapide. A son départ, je lui remis huit millions pour acheter dans son pays une villa toute construite pour ses parents. J'avais exactement neuf millions d'économies dans mon compte d'épargne.

La veille de son retour dans son pays natal je pleurai longtemps dans ses bras, puis je me mis à couvrir son corps de baisers : j'adorais mon étrangère.

Pendant deux mois, je ne reçus aucune lettre d'elle. Les miennes, nombreuses, demeurèrent sans réponse. J'envoyais des télégrammes aussi. Inquiet, je profitai

d'un long week-end pour me rendre de nouveau dans son pays. Dans l'avion, je tremblais parce que je croyais ma fiancée morte au cours d'un accident et que personne de sa famille ne voulait me l'apprendre.

Je fus le premier à descendre de l'avion et à sortir de l'aéroport; je n'avais aucun bagage. Un taxi m'accompagna en moins de cinq minutes chez les Megan. Un silence de funérailles planait sur la vieille bâtisse. Avaient-ils déménagé dans la villa que je leur avais achetée ? Plongé dans mes réflexions, je vis la bonne sortir des toilettes. Elle prit peur en me voyant.

— Où est Marie-Rita Félicité ? demandai-je calmement.

— Elle est à l'église St-Michel, ainsi que toute sa famille.

— Qui est décédé dans la famille ?

— Personne. C'est Félicité qui se marie. Les cérémonies civiles ont eu lieu ce matin à la mairie.

— Qui est son mari ?

— Notre ancien ambassadeur à Moscou. Depuis dix semaines, il est revenu au pays pour occuper le poste de Ministre de l'Éducation nationale.

— N'était-il pas marié ?

— Sa femme blanche est décédée au cours d'un accident de voiture, l'année dernière.

J'arrivai devant l'église St-Michel au moment où les mariés sortaient de l'église. Je vis d'abord le Chef de État avant d'apercevoir Marie- Rita Félicité. Eh oui, c'était vrai. Elle se faisait photographier en compagnie de son mari.

Devant moi se tenait un policier. Je savais son pistolet chargé. Il me restait à m'en emparer et à tirer aussitôt sur les mariés.

Abiba, la trahison

À Bintou Doumouya

Nous vivions en concubinage depuis neuf ans. Deux enfants naquirent et, d'un commun accord, nous avons décidé de nous marier selon les rites coutumiers, religieux et civils.

Les dates de toutes ces cérémonies fixées, les invités commencèrent à affluer de toutes les villes principales du pays. Quelques-uns arrivèrent de l'étranger; nos deux enfants également, que j'avais mis en pension, pour leur scolarité, dans un pays voisin, et que je fis rentrer pour l'occasion : Alimata et Maliki, âgés respectivement de huit et six ans.

La cérémonie religieuse et coutumière fut fixée au jeudi. La célébration civile au samedi matin.

Le mercredi soir, la fiancée ne vint pas à la maison; je n'eus pourtant aucune inquiétude. Le jeudi, les marabouts, ignorant son absence, récitèrent les versets du Coran. Devant Dieu, je devenais un homme marié.

A quelques heures de la cérémonie traditionnelle, les parents d'Abiba envahirent mon domicile. Ils désiraient savoir où j'avais caché leur fille. Aussitôt après mon explication, des recherches s'effectuèrent.

La journée du vendredi n'apporta aucun élément nouveau, je commençais à regretter toute la fortune que j'avais dépensée pour les différentes cérémonies de ce mariage. Les enfants réclamaient constamment leur mère. Des camarades, ignorants du drame, plaisantaient sur la cérémonie du lendemain.

Ce jour-là, la petite salle de la Mairie ne pouvait contenir tous les invités. Je n'eus pas le courage de diffuser un communiqué annulant la cérémonie civile; je croyais naïvement qu'à l'heure prévue, Abiba serait là, malgré la robe nuptiale restée dans l'armoire.

La consternation frappa toute l'assistance devant l'absence de la mariée. Je revins chez moi soutenu par des amis : je semblais paralysé. Je m'enfermai dans ma chambre pour supporter seul ma déception. A l'aube du dimanche, une idée traversa mon esprit : je me levai pour fouiller les affaires de ma femme.

Dans un des classeurs (elle faisait sa troisième année à la faculté de droit), je

découvris trois lettres, dont la première m'était adressée.

« Bonjour Youssef.

Je ne sais pas comment te l'expliquer encore. Franchement, je ne peux plus être ton épouse. La semaine dernière je t'ai appris que j'étais enceinte; ensuite, j'ai éclaté de rire. Hier soir, j'ai été voir un docteur et il me l'a confirmé. Deux mois de grossesse. Depuis trois mois, nous n'avions pas eu de rapports sexuels. J'ai un amant. Voici donc les conséquences de mon infidélité. J'aurais voulu qu'on règle cette affaire entre nous, mais la date du mariage était déjà fixée, je désirais qu'on la repousse, mais nos invités commençaient déjà à venir de l'étranger. Pour moi, la seule solution restait la fuite. La honte que j'impose à ma famille est immense. Dans la coutume musulmane, on n'épouse jamais une femme enceinte.

Si je suis arrivée aujourd'hui à cette situation, la faute t'en incombe. Pendant les quatre dernières années, je n'ai fait que souffrir dans ta maison. Tu m'as toujours dit que tu m'épouserai pour faire plaisir à ta mère qui te le demande avec insistance. Lundi dernier, tu imaginais une fuite de ma part afin de demeurer libre et d'épouser la femme de ton cœur.

Moi je ne veux pas me marier et divorcer par la suite, je sais que tu m'as aidée sur le plan financier, surtout pour mes études. Tu as également dépensé pour le mariage. Malheureusement, tu n'as jamais su m'aimer. Tu m'accablais chaque jour et, rancunière, je ne veux pas t'épouser pour souffrir. Or, tu me fais souffrir tous les jours.

Bref, tout mon souhait est que tu puisses très rapidement épouser une femme digne de toi. Et j'espère qu'elle aura beaucoup d'amour pour mes enfants qui le lui rendront assez bien.

A genoux, j'implore le pardon de ta mère et de ta famille, jusqu'à la fin de ma vie. Je leur ai fait un grand mal en dépit de tout l'amour qu'ils me portent. Dis-leur que si je suis arrivée à ce stade, c'est parce que j'ai peur de mourir de chagrin. Car eux, ne vivront pas dans la même maison que nous.

Adieu Youssef. Abiba. »

Dans la deuxième lettre, adressée à sa cousine Fatoumata, elle expliquait à sa famille les raisons de sa fuite. Quant à la troisième, les destinataires en étaient nos enfants.

« A mes chers enfants.

Je vous quitte avec un regret indéfinissable. Toute ma vie, je ne pourrai oublier mon acte. Pardonnez-moi. Toute ma vie, je serai à genoux devant vous. Maintenant, écoutez mes conseils. Respectez votre prochaine maman, celle que votre père va épouser bientôt. Exécutez sans énervement ce qu'elle vous chargera de faire.

Voilà, c'est tout ce que j'avais à vous dire. Apprenez à souffrir. Étudiez bien vos leçons. Quand vous réussirez, les peines endurées seront oubliées. N'oubliez pas de vous confier à votre tante Fatoumata lorsque vous aurez des soucis.

Votre mère Abiba. »

Je ne sais pas trop pourquoi, mais je fus soulagé et je m'endormis profondément. C'est la radio, que je n'avais pas éteinte, qui me réveilla. L'émission religieuse catholique passait.

Jésus disait : « Ne jugez point et vous ne serez point jugés; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés; absolvez, et vous serez absous. Donnez, et il vous sera donné : on versera dans votre sein une bonne mesure, serrée, secouée et qui déborde, car on vous mesurera avec la mesure dont vous vous serez servis. »

L'héritière

à Sow Assamatou

Notre pays venait de concevoir et réaliser son premier film. Tous les cinémas de la capitale affichaient le programme de ce premier produit culturel. Le titre du film : « Le coiffeur ». Gnounoussa était coiffeur dans la capitale. Nanti d'économies amassées en deux ans, il se rendit dans son village. Là, il épousa sa fiancée Mina que lui avait choisie son père. L'épouse était heureuse. Chaque jour, elle dégustait des poulets ou des pintades. Les bijoux qu'elle reçut dépassaient toute espérance. Avant le retour dans la capitale, elle était déjà enceinte.

Elle n'avait jamais vu une grande ville. La capitale de notre pays l'émerveilla. Elle admirait les femmes qui conduisaient une voiture. Son mari lui fit visiter presque toute la ville. De retour d'un quartier résidentiel, après avoir visité l'atelier de son mari, elle devint nerveuse. « Je ne savais pas que tu étais coiffeur, tu es pauvre, j'ai horreur de la pauvreté, je préfère retourner au village et attendre un homme riche.. »

Pris de panique, Gnounoussa alerta les sages de son village. Ils tentèrent vainement de faire revenir Mina à des sentiments plus humbles.

Elle réclamait de l'argent pour rejoindre son village. Quand Gnounoussa apprit aux sages que sa femme attendait un enfant, ceux-ci devinrent joyeux. Ils tenaient là une circonstance pour empêcher le départ de Mina. La coutume interdisait le divorce en cas de grossesse. Elle accepta de rester. « Toutefois, dit-elle, Gnounoussa ne me touchera pas jusqu'à mon départ définitif. »

Effectivement, elle ne permettait plus au coiffeur de lui parler, a fortiori de la toucher. Il lui donnait chaque jour les recettes de son salon de coiffure croyant par-là adoucir sa femme. Elle jetait l'argent. Dans son esprit, elle voyait les belles villas et leur intérieur, qu'elle comparait à son réduit.

Elle accoucha d'un garçon; les sages revinrent pour la convaincre de rester, elle se leva sans les écouter. Après quarante jours, elle rassembla les affaires pour partir; les sages l'en dissuadèrent à cause de l'enfant. Sans hésiter, elle abandonna l'enfant et retourna dans son village. La femme d'un sage garda l'enfant qu'elle nourrissait au biberon.

Retournée au village, Mina n'y resta pas longtemps. Un riche transporteur,

Moussa, remarqua sa beauté et l'épousa. Elle revint dans la capitale, cette fois-ci dans une villa confortable. Elle devint la troisième femme de son mari.

Après le départ de Mina, Gnounoussa devint un arriviste. Il travaillait avec acharnement. Au bout d'un an il acheta deux autres salons de coiffure. Des gens travaillaient désormais pour lui. En trois ans, Gnounoussa prit du poids. Il était maintenant propriétaire de dix salons de coiffure, de plusieurs pressings et de trois taxis. Polygame, il vivait avec deux épouses.

Le jour de l'installation de Mina chez son mari, un des camions de son époux tomba dans un ravin; le véhicule était irrécupérable. Chaque mois, les difficultés de Moussa croissaient. Au bout de deux ans, la faillite de son entreprise était imminente. C'est alors que sa première femme lui fit cette remarque : « Quand tu m'épousas, les affaires prospéraient. Avec la seconde également. Dès l'entrée de Mina, les malheurs commencèrent de s'abattre sur toi. Ne vois-tu pas qu'elle te porte malheur ? Elle n'a même pas été capable de te faire un enfant. »

Moussa ne tarda pas à se séparer de sa troisième femme. Mina qui avait entre-temps appris le succès de son premier mari, se dirigea, ses valises sur la tête, vers la nouvelle maison de Gnounoussa. L'accueil fut à la mesure de son comportement d'antan. Les dernières images du film montrent Gnounoussa chassant Mina, devant son enfant de trois ans.

Chaque soir, je courais voir ce film; je n'allais pas au cinéma pour l'histoire, mais pour admirer l'actrice principale, celle qui jouait Mina. Elle était belle. Une beauté qui dépassait toute description. Installé dans le fauteuil, j'étais impatient de voir les images montrant Mina, j'avais envie d'arrêter les images la concernant. Tous les journaux et revues, heureusement pour moi, la passaient en couverture. Je l'avais partout dans ma chambre.

Elle s'appelait Sanata Myriam. Dans la vie, elle possédait plusieurs magasins de prêt-à-porter. Elle détenait beaucoup d'autres choses qu'elle trouvait superflu de citer dans une interview. Elle était l'héritière d'un homme richissime décédé. Sanata était divorcée. Moi je voulais l'épouser. Pour un vendeur d'encyclopédies, j'exagérais. Payé à la commission, je ne mangeais à ma faim que lorsque je vendais de nombreux ouvrages. Et cela représentait des kilomètres de marche à travers la ville, des heures de discussion dans les bureaux, sans compter les expulsions. Avec le film qu'elle venait de tourner, Sanata Myriam ne pouvait que me refuser ou se moquer de ma prétention. Je pris un annuaire et je cherchai l'adresse d'une de ses entreprises.

De retour du cinéma où je venais de la contempler une fois de plus dans « Le Coiffeur », je pris une feuille et commençai à lui écrire.

« Chère Sanata Myriam,

Vous serez certainement surprise par cette lettre mais la vie nous réserve chaque jour des faits inédits.

Je m'appelle Doudou Jacob. Depuis sept ans, je suis représentant commercial d'ouvrages encyclopédiques. Actuellement, je vends une collection de sept volumes intitulée : « L'UNIVERS DE LA FEMME ». Évidemment, une telle profession ne nourrit pas son homme. Avec la crise économique, les clients achètent de moins en moins. Je vis moi-même au jour le jour dans la banlieue, au « bloc célibataire ».

J'ai une seule passion : le cinéma. J'ai vu une dizaine de fois et je viens de revoir « Le coiffeur ». Plus que l'histoire, le film m'attire à cause de votre visage. Vous êtes la femme à la quelle je rêve depuis mon enfance; j'ai maintenant 26 ans et vous 32 ans. Vous êtes celle qui fera mon bonheur. Pour discuter quelques secondes avec vous, je serais prêt à me faire votre serviteur. Engagez-moi comme petit coursier, crachez sur moi, faites-moi laver vos toilettes, je suis disposé à vous servir dans tous les domaines; je sais que des gens fortunés vous aiment et seraient prêts à vous épouser mais moi je veux le faire pour devenir votre domestique, je serai l'époux-esclave. Jamais je n'aurai la prétention de me coucher dans votre lit, je ne cherche qu'une chose : vous servir, être constamment à vos côtés, vous entendre parler, vous entendre rire, vous voir marcher, vous admirer dans vos actions quotidiennes.

O belle Sanata, accordez-moi quelques secondes pour vous admirer. Quand je recevrai votre réponse, je la garderai comme une relique. Pour l'amour de Dieu, répondez-moi.

Votre esclave Doudou. »

Je lus et relus ma lettre. Je ne fermai pas l'œil de la nuit; je n'étais pas spécialement fier de mon style, mais j'admirais ma sincérité.

Le matin, je fus le premier à la poste devant le guichet des timbres; j'affranchis ma lettre en priant le Tout-Puissant de me faire parvenir une bonne réponse.

Retourné à la maison, je me plongeai dans un profond sommeil d'où me sortit la

femme d'un instituteur qui vint faire l'amour avec moi : Ah ! la femme ! elle est amère comme la quinine.

Une semaine après la rédaction de ma lettre, la réponse me parvint. Elle m'invitait à venir la voir dès réception de cette carte. La peur m'avait envahi quand j'arrivai à son secrétariat. Elle sortit de son bureau quand je remplissais la fiche de visite. Elle me reçut froidement et promit de reprendre contact avec moi. Je laissai le numéro de téléphone de la maison d'édition qui m'employait.

Le lendemain, elle me laissa un message auprès de la secrétaire.

Elle m'invitait à dîner, dans un restaurant célèbre, ce soir-là même.

— Monsieur Jacob, vous voilà heureux, n'est-ce pas ?

— Oh ! Madame ! excusez-moi, je ne peux pas parler, je suis muet d'émotion. Vous êtes plus belle encore que je ne le croyais.

Jusqu'à la fin du repas, elle ne m'adressa plus la parole.

Au dessert, elle commença ainsi :

— Quand comptez-vous m'épouser ?

— Tout dépendra de vous.

— De moi ou de vous ? Prenez vos responsabilités, mon cher ami ! Le mariage est facile de nos jours. Vous vous rendez à n'importe quelle mairie et vous êtes unis en moins de dix minutes pour le meilleur et pour le pire. Dépêchez-vous de choisir deux témoins et venez me chercher pour aller à la mairie.

Elle se leva pour se rendre au comptoir, régla la note et sortit du restaurant sans daigner me jeter un regard.

J'eus rapidement les deux témoins Jean-François, un ami intime et une de ses nombreuses amantes. J'informai ma famille. Mon père s'étonna de mon audace. Pour lui, le mariage est une affaire entre deux familles et non deux individus.

« Et puis, ajouta-t-il, Sanata n'est pas de ton milieu. Tu vas vers une humiliation certaine. Daigne porter ton regard vers une femme pauvre comme toi. Un homme digne n'épouse pas une femme pour habiter chez elle. »

Mon père était sorti d'une des dernières promotions de William-Ponty. Très en

retard sur les mœurs d'aujourd'hui, il suit la tradition et moi je parle d'amour. L'homme africain a trop dominé la femme. Tout cela doit changer maintenant. Il n'y a rien de ridicule à ce qu'une femme gagne plus que son mari. De même, je ne vois absolument rien de déshonorant à ce que j'habite chez Sanata.

Contre la volonté de ma famille donc, je me mariaai avec Sanata.

Seuls nos deux témoins prirent part à cette célébration civile.

La première nuit où je fis l'amour avec Sanata, je croyais qu'on pouvait tirer un coup de fusil sur moi et que je ne mourrais pas.

Une semaine après notre mariage, elle me nomma directeur commercial de son usine de chocolat. Au travail, elle me grondait comme un vulgaire ouvrier. A la maison, je retrouvais une douce et aimable compagne. Nous discutons très peu. Elle sortait beaucoup toute seule et voyageait souvent sans ma compagnie.

Enceinte de moi, elle m'apprit son désir d'accoucher dans une clinique à Londres. Au huitième mois de sa grossesse, elle s'y rendit. Un mois après, elle accouchait d'une fille. Un jour, au téléphone, elle me demanda d'envoyer d'urgence de l'argent pour ses frais de clinique qui se montaient à des millions; je croyais rêver. Elle ne m'avait jamais donné un salaire, je ne touchais pas d'argent de poche. Elle me donnait de l'argent uniquement pour acheter des journaux.

Devant mon incapacité d'honorer ses frais, elle m'injuria au téléphone et me demanda de quitter son domicile avant son retour imminent. J'y étais encore lorsqu'elle arriva une nuit où je dormais déjà. Elle me réveilla avec brutalité et me chassa de sa maison sans me laisser prendre ma valise. En pyjama devant la porte du garage, je lui demandai la permission de voir au moins mon enfant.

— Quelle enfant ?

— Celui qui vient de naître !

— Ce n'est pas ton enfant ! Dégage, espèce d'impuissant bâtard ! Mon avocat se chargera de te remettre les documents relatifs au divorce.

J'avais vécu un rêve.

La vraie vie de Nan Albertine

À N'Drin Agnès

Des funérailles grandioses avaient été organisées pour le décès de Nan Albertine, ma cousine, chez qui je travaillais comme chauffeur. J'étais entré à son service lorsqu'elle avait épousé Jacob Teti, aujourd'hui décédé.

A l'église, au cimetière, plusieurs personnes prononcèrent des oraisons funèbres pour rappeler la mémoire de la défunte. A travers tous ces discours je me rendis réellement compte de l'hypocrisie des gens; je ne pensais pas que le mensonge pouvait résonner aussi à l'église. Animiste, j'avais appris que les chrétiens pratiquaient l'amour, la charité, la justice et la vérité. Et voilà que je constatais la violation de ces principes séculaires.

Au cimetière, le député du district présenta Nan Albertine comme un exemple de fidélité, invitant toute la jeunesse féminine de la région à s'inspirer de ce « modèle rare ». « Depuis le décès de son mari, Jacob Teti, il y a cinq ans, personne n'a jamais vu Albertine se comporter en « veuve joyeuse ». Jusqu'à sa mort, elle resta fidèle de corps et d'âme à feu Jacob Teti. Toute sa vie, Albertine fut un exemple de femme. »

Ce mensonge continua pendant un quart d'heure encore. Pourtant ma cousine, avant son mariage, vivait en concubinage avec un libanais qui l'avait découverte au village. Il l'emmena vivre dans la grande ville. Le libanais l'aimait beaucoup. Il était en même temps d'une jalousie morbide. En son absence, des gardiens entouraient la maison. Seule pouvait pénétrer dans la luxueuse villa, une jeune cuisinière-bonne.

Une grossesse survint. Elle accoucha. Après plusieurs mois, l'enfant était toujours noir des pieds à la tête. Excédée par les questions du libanais, elle reconnut sa faute. Elle s'était laissée séduire par un gardien ou veilleur de nuit. Le libanais, après cette confession, la chassa. La garde de l'enfant innocent fut confiée à ma mère.

Revenue au village, elle se distinguait des autres femmes par sa tenue vestimentaire. Au cours d'un gala organisé dans le cadre des fêtes de l'Indépendance, Jacob Teti la remarqua et l'épousa.

Combien de fois le trompa-t-elle ? J'ai bien honte de donner le chiffre porté à ma

connaissance par Albertine elle-même. Un génie semblait la posséder; chaque jour, il lui fallait un homme différent. Je la conduisais devant les hôtels quand elle recevait des jeunes gens sans domicile fixe. Elle faisait la cour aux amis de son mari. Notre député, dont le discours crachait le mensonge à chaque ligne, considérait ma cousine comme son épouse. Il lui arrivait de la battre quand elle désobéissait. Après la mort de son mari, ma cousine usa de son influence pour le faire inscrire sur la liste unique proposée aux électeurs.

Au cours de ces obsèques, le fait de voir le corps de ma cousine dans une église me causa le plus grand dégoût. Elle était une fétichiste convaincue. Elle avait reçu le baptême et fait sa première communion dans sa prime jeunesse. Et cela grâce à son tuteur qui l'y avait obligée. Après, elle ne fréquenta plus l'église.

Mon père, qui était son oncle, lui apprit qu'une fétichiste s'adonnant au culte des chrétiens mourrait d'une « mort soudaine ». Effrayée, elle abandonna les pratiques catholiques, et se mit à adorer nos idoles. Je ne pouvais donc pas m'empêcher d'être surpris par les phrases de l'évêque du diocèse qui présentait ma cousine comme un modèle de grande chrétienne. « Très loin de nous, dans la capitale, notre sœur Albertine est restée fidèle à l'enseignement du Christ. La pureté de sa vie n'avait d'égale que son amour du prochain. »

Nan Albertine pratiquait les sacrifices humains.

Deux fois par an, le culte familial exigeait pour l'adoration de nos idoles un sacrifice humain. La première fois que le tour lui revint de sacrifier un être humain, elle n'hésita pas à égorger son premier enfant, âgé de trois ans.

Le dernier sacrifice humain qu'elle exécuta relevait de l'exploit. Nous venions de la capitale et partions au village pour la cérémonie sacrificielle. A un virage, je heurtai un gosse de près de huit ans. J'arrêtai donc la voiture, ma cousine en descendit. Elle prit le garçon dans ses bras et l'installa dans la voiture. Avant que nous n'arrivions dans notre village, elle avait déjà achevé le petit garçon dont le sang arrosa nos fétiches. Par contre, son défunt mari Teti Jacob priait beaucoup le Dieu des chrétiens. Il se confessait et jeûnait régulièrement. Il était végétarien.

Comment est-il mort cet homme pieux ?

Un soir, il arriva tout fiévreux. Il se coucha dans sa chambre et réclama une sauce curative. Albertine vint me trouver toute jubilante.

— Mon cousin, la vie commence pour nous. Apporte le poison que j'ai ramené du

village. Dans quelques jours, ta cousine sera riche.

Teti Jacob possédait deux immeubles construits selon le même plan et dans le même quartier. Il possédait une dizaine de villas. Sa compagnie de transport comptait des dizaines de camions. Et de surcroît, ses stations d'essence couvraient tout le pays. Il avait acheté, deux mois avant sa mort, une grande épicerie.

Le mari empoisonné, elle hérita de tous ses biens.

Elle avait trois fillettes. Dix mois après le décès de son mari, elle accoucha d'un gros bébé. Mais comme elle était immensément riche, elle ne se présenta jamais devant le conseil des anciens. Comment l'évêque du diocèse pouvait-il ignorer tous ces faits ? Le ridicule atteignit son comble quand le Ministre du commerce décora ma cousine, à titre posthume, du Mérite National. « Elle a bien mérité de la Nation, dit-il, en élevant nos ventes à l'étranger. Sa compagnie d'import-export a servi loyalement notre jeune État La semaine dernière encore, à quelque deux jours de sa mort brutale, nos partenaires asiatiques s'extasiaient sur le dynamisme d'Albertine. Cette grande femme d'affaires me rendait visite chaque semaine à la maison ou au bureau pour me faire des suggestions afin de rendre notre balance commerciale excédentaire. »

Toutes les marchandises qu'elle réceptionnait au port et à l'aéroport sortaient sans aucune taxe douanière. Elle avait fait des chefs douaniers ses amants. Eux de leur côté, la craignaient à cause de ses appuis politiques. J'appréciais pour ma part son attitude envers les douaniers subalternes. A chaque passage, elle leur donnait des enveloppes remplies d'argent.

Nous voyagions très souvent à l'étranger d'où nous ramenions des marchandises « spéciales », telles que des pistolets, des fusils et des cartouches. De l'or et des diamants également. Nous passions tous les barrages douaniers sans faire aucune déclaration, comme si nous transportions des bouteilles d'eau. Les douaniers, à sa vue, devenaient subitement joyeux.

Au cours de notre dernier voyage, nous tombâmes sur une femme au physique imposant. Les douaniers lui créaient d'énormes difficultés. Elle transportait des diamants non déclarés. L'amende très forte infligée par les douaniers la troubla fortement. Grâce à l'intervention d'Albertine, ils lui laissèrent son sac de diamants qu'elle confia à ma cousine. Car de nombreux barrages douaniers restaient à franchir. Les deux femmes se donnèrent rendez-vous le lendemain au domicile de ma cousine.

Effectivement, elle vint chez nous, au moment où je déjeunais avec Albertine.

— Qui êtes-vous Madame ? fit Albertine, l'air étonné.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis la dame qui vous a remis hier à la frontière un gros sac de diamants.

— Quelle frontière ? Je n'ai jamais voyagé depuis le décès de mon mari.

La dame au physique imposant donna tous les détails de cette rencontre à la frontière, mais Albertine demeurait inflexible; elle n'avait jamais vu cette femme, je confirmai également les propos de ma cousine.

— Je viens, dis-je à la dame, d'arriver du village où je me soigne depuis un an.

— Madame Nan Albertine, dit la dame en sortant, il ne vous reste pas beaucoup d'heures à vivre. Vous me paierez cher ce vol. Vous mourez d'ici peu.

— Je ne savais pas que vous étiez la confidente de Dieu, ironisa Albertine.

— Je ne le suis pas, mais vous, dans quelques heures, vous allez rejoindre votre mari. Vous ne jouirez pas de mes diamants.

L'après-midi, ma cousine se réveilla de sa sieste avec d'effroyables maux de tête. Elle me dépêcha à la pharmacie acheter des comprimés. A mon retour, un quart d'heure après, elle avait rendu l'âme.

Après l'enterrement, je marchais à côté d'un vieillard qui me dit : « Mon fils, il ne faut jamais envier les riches. Quand on ne met pas sa richesse au service des pauvres, on ne reste pas longtemps sur cette terre. Après avoir brillé de mille feux, le jour vient où nous disparaissions comme le sillage d'un bateau naviguant sur la mer. Après la mort, que devient la richesse accumulée avec tant d'efforts, d'orgueil et de privations de toutes sortes ? Ce sont d'autres personnes qui vont en profiter. Venir en aide aux pauvres doit être le but des riches sur cette terre. »

La cantatrice

à Mazata Koné

L'instruction dans l'alphabet latin représente la lumière sur le sentier de l'homme. En être privé vous plonge dans l'obscurité. Dans ce monde moderne, je suis l'aveugle aux yeux ouverts, je n'ai pas appris à lire et à écrire, je fais partie de ceux qu'on appelle les analphabètes. Mahométan, du moins dans la pratique quotidienne des cinq prières, je ne sais pas lire l'arabe, pourtant je me souviens de quelques versets. Précisément deux dictés par Dieu au prophète Mahomet. Le premier verset dit : « Les maris sont supérieurs à leurs femmes. Dieu est puissant et sage, » J'adore le deuxième : « Vous réprimanderez celles dont vous aurez à craindre l'inobéissance, vous les reléguerez dans les lits à part, vous les battrez. »

De nombreuses images découpées dans des journaux ou revues tapissent les murs de ma case. Mon ignorance me torture, me dévore, je désire absolument lire les légendes des photos. Certains amis me suggéraient de faire appel aux écoliers du village pour me traduire les textes de mon journal. Impossible pour moi de mettre cette bonne idée en pratique. A cause de la honte. En Afrique noire, la connaissance, la sagesse résident chez les personnes âgées. Par conséquent écouter un bambin m'enseigner, ma dignité ne saurait le supporter. Quelle honte !

Le sens de l'honneur, de la dignité commence à disparaître en Afrique. Des enfants rédigent ou lisent des lettres réservées aux adultes. Que Dieu me préserve de livrer des secrets aux enfants !

Autrefois, au début de notre indépendance, le gouvernement fit donner dans chaque ville et village des cours d'alphabétisation. Les places manquaient dans les classes tant l'engouement était fort. Curieusement, au bout d'une semaine, les maîtres enseignaient devant une poignée d'élèves. L'opération se solda par un échec retentissant. Les enseignants avaient osé ridiculiser les hommes devant leurs femmes. Nous n'étions pas encore prêts à subir l'humiliation devant nos femmes que nous rabaissions d'une manière avilissante tous les jours, pour peu ou rien.

Quelques années après, une autre opération se déclencha. Elle prit fin prématurément. La raison ? Ils s'évertuaient à nous alphabétiser dans nos langues. Quelle horreur ! Moi, Moriba Soumahoro, fils de Brahima Soumahoro et de Mariam Kanouté, descendant illustre de griots célèbres. Je fus le premier dans

mon village à abandonner. Tous me soutinrent le lendemain, c'était intolérable. Nos dialectes ! Pouah !

Dans mon village, les gens me portaient une certaine considération. Aucune fiançaille, aucun mariage n'avaient lieu sans mon intervention.

Entremetteur né, j'organisais aussi les baptêmes. J'y gagnais un peu d'argent. D'ailleurs, je ne vivais pas uniquement des dons des nobles. Contrairement à de nombreux griots, je cultivais la terre, le mil et le maïs. Toute l'année, mes greniers restaient pleins, je dépensais peu parce que ma femme seule était à ma charge.

Ah ! ma femme. Rien que prononcer son nom me donnait des démangeaisons. Une femme impossible. Tous les jours, elle répétait les mêmes phrases.

« Moriba, tu es un incapable. Toutes mes amies possèdent des pagnes Wax. Et toi tu ne m'en procures pas. Au lieu de courir auprès des nobles pour avoir de l'argent, tu préfères ton champ. Tu es un faux griot. Tu fais honte aux griots. » Elle pleurait, je vivais dans un enfer. D'ailleurs, elle ajoutait souvent : « Si tu n'abandonnes pas ton champ, je te ferai vivre dans un enfer permanent. » J'y étais déjà.

Ah ! Bintou Kamissoko, ma femme. Depuis neuf ans de mariage, elle demeurait stérile, et pourtant, elle aimait les disputes. Ses parents avaient divorcé. Son père préside l'association des griots de notre village. Sa mère avait préféré habiter la capitale. Une ville que je n'avais pas encore vue. Mais Bintou Kamissoko y allait souvent. A un moment de notre vie commune, elle eut une « crise de la capitale ». Chaque soir, elle pleurait pour qu'on s'y installe. « Là-bas, disait-elle, les griots deviennent rapidement riches à cause des personnalités politiques aimant la flatterie. » Sa maman, disait-elle, regorgeait de biens. Elle se rendait régulièrement au palais présidentiel, dans les ministères ou les quartiers résidentiels pour louer les grands et importants personnages de État.

Ma femme me causa une grande surprise un jour, en m'affirmant que dans la capitale, des griots, ceux qui ont fait des études, commandaient les nobles. Des Kamissoko, des Kouyaté. des Soumahoro, des Diabaté commandaient des Coulibaly, des Traoré, des Diarra, ces gens nobles ! Vraiment le monde évolue à l'envers. La fin du monde approche à grands pas. Car jamais, au grand jamais, un griot ne doit commander un noble. C'est maléfique.

Au niveau du mariage, un couple noble-griot est voué à l'échec. C'est un couple maudit et maléfique.

L'année dernière, la fille de mon grand-frère qui fréquente l'université a osé venir nous présenter un jeune homme désirant l'épouser. Après les questions d'usage, nous sûmes qu'il s'appelait Coulibaly. Autrefois, nous n'avions même pas le droit de nous asseoir sur le lit d'un noble, a fortiori de nous y coucher. Ah ! les femmes. Devant notre refus, elle tenta un suicide. Sans l'intervention de l'infirmier du village, nous l'aurions comptée parmi ceux qui nous ont devancés au Jugement de Dieu. Finalement, ma nièce comprit la différence entre les griots et les nobles.

Revenons à ma femme, Bintou Kamissoko. Très jolie. La plus belle du village. Elle chantait lors de toutes les festivités populaires. Certainement la plus belle voix de notre contrée. Les gens arrivaient de très loin pour lui demander de venir chez eux animer des soirées folkloriques. A ce rythme, elle devenait rare dans ma case en banco. Des nuits, où elle aurait pu concevoir, la trouvaient loin de moi. J'aurais bien voulu en épouser une autre : Une villageoise, une griotte (bien entendu) était dans mes moyens. Mais ma femme m'avait prévenu : « Si jamais tu demandes la main d'une autre femme, je te quitte. » Mes copains m'enviaient d'avoir la plus belle femme du village, je ne pouvais la laisser partir. En effet, il m'est plus agréable de rester sans enfant que de laisser Bintou Kamissoko à un autre. Jamais.

J'aidais quelquefois ma femme à composer ses chansons. Je ne chantais pas. Par contre, mon talent de compositeur, méconnu du public, profitait à ma femme. Très tard dans la nuit, je lui apprenais les chansons; les arrangements étaient faits par Batrou Birama, mon cousin et ami d'enfance. On le prenait pour le mari de mon épouse. Il accompagnait ma femme dans ses tournées, je n'étais point jaloux de lui car il est impuissant depuis fort longtemps. Il attrapa cette maladie en commettant deux fautes : l'adultère, avec, en plus, une femme noble. Mon cousin se vengeait de sa condition sur sa cora dont il jouait magnifiquement. Elle possédait une belle mélodie.

Un jour, de retour d'un voyage, Bintou m'aborda, l'air radieux et agité.

— Moriba, mon cher Moriba, je suis comblée. Mes rêves vont se réaliser. Lors de mon passage dans le village principal de la commune, j'ai été entendue par des journalistes. Tu entends ? Des journalistes. Et encore, ceux de la Radiodiffusion. Ils m'ont invitée à venir enregistrer mes chansons dans un studio. Donc, dans la capitale. Voici la carte que m'a remise le chef. Dès mon arrivée à la Radiodiffusion, je n'aurai qu'à présenter cette carte au premier venu.

— Après cet enregistrement, tes chansons vont donc passer à la radio ?

— Bien sûr ! Tout le peuple m'entendra, je serai célèbre, je gagnerai beaucoup d'argent.

— Quand iras-tu ?

— Dès demain, accompagnée de ton cousin.

— Évitez la précipitation. Préparez-vous sérieusement. La capitale...

— Tais-toi !

Ils passèrent deux semaines dans la capitale. A leur retour, ils communiquèrent leur enchantement à tout le village. Mon cousin me donna presque minute par minute tous les détails de leur séjour dans notre capitale. Et surtout, il me parla des différentes séances d'enregistrement; quant à ma femme, elle ne me parlait presque plus. Elle semblait devenir folle. Elle parlait seule. Notre poste radio restait allumé du matin au soir. Le jour et l'heure que lui avait fixés les animateurs de la Radio pour le passage de ses chansons passèrent. Et plusieurs autres jours encore. Elle devint agitée, furieuse. Au lit, quand je la touchai, elle criait. Elle cessa d'allumer le poste.

Un soir, étendu sur la natte, sous un arbre à l'intérieur de notre cour, j'entendis à la radio la voix de ma femme, je courus l'appeler. La réveiller plutôt. Car elle dormait. Elle bondit de son lit pour m'arracher le poste qu'elle colla à son oreille.

Bientôt tout le village accourut devant notre porte.

Chacun avec son poste. On félicita de partout ma femme, l'honneur du village. Elle avait enregistré, là-bas, neuf chansons. Nous en entendîmes sept. Le surlendemain, les autres passèrent.

Depuis ce soir mémorable, la Radiodiffusion passait régulièrement les chansons de ma femme. Mais le succès commença véritablement avec le « concert des auditeurs ». La chanson la plus demandée s'intitulait « Moriba »; je l'avais composée pour témoigner mon amour à ma femme. Je disais notamment, ou du moins elle chantait ainsi :

« Je n'ai rien pour Moriba

Aucun enfant pour lui

Tous les mois, à ma grande surprise, Je subis la chose !

Ô Moriba, beaucoup disent

Que tu es un homme malheureux
Ta femme est stérile
Ah ! Moriba, s'ils savaient
Ce que tu me dis !
Moriba, tu dis chaque jour :
Bintou Kamissoko, Bintou Kamissoko,
Tu es un bijou, de l'or,
Ta seule personne représente
Des milliers d'enfants.
Mais Dieu te donnera un enfant ! Moriba et Bintou, personne ne
les séparera.
Ah, Moriba, je t'aime, je t'aime
Comme tu m'aimes.
Dieu nous récompensera un jour ! »

De la capitale, on venait régulièrement au village réclamer ma femme pour animer des soirées récréatives. Elle fit même partie d'une délégation qui accompagna notre président de la République au cours d'un de ses voyages à l'étranger. Dans ce pays voisin, elle remporta un grand succès auprès de nos compatriotes. Elle en revint toutefois déçue, le président de la République n'avait pas eu le temps de lui parler longuement.

« Il m'a simplement dit : « Tu chantes bien, Bintou Kamissoko. J'aurai l'occasion de te revoir très bientôt. » »

Une semaine au village, et voilà ma femme qui repartait pour la capitale. En effet, le président de la République l'attendait. Elle y resta plus d'un mois.

Elle revint un soir et m'apprit qu'elle repartait le lendemain. Un voyage en Asie, en compagnie du Chef de la Nation, l'attendait. En outre, elle m'informa de son engagement dans la Troupe Nationale. Désormais, elle allait percevoir un salaire chaque fin de mois, comme un fonctionnaire de État.

Je fus surpris par la transformation de ma femme.

Elle portait maintenant des cheveux artificiels. Ses chaussures et ses vêtements

étaient de la même qualité que ceux des femmes de hautes personnalités administratives et politiques.

— Moriba, dès que je serai de retour d'Asie, j'irai m'installer dans la capitale. Je viendrai te voir peut-être une fois par an.

— Bintou, tu es ma femme. Ne l'oublie pas.

— Je l'étais, Moriba. Maintenant, je suis d'une trop grande classe pour t'appartenir. Tu es un cultivateur de village. Moi, je suis la plus grande cantatrice du pays, celle qui fréquente le Président, les ministres et les hommes célèbres. Moriba, reviens sur terre. Tes rêves sont terminés, je suis venue t'apporter une importante somme d'argent. Tu vas l'utiliser pour épouser une autre femme. Je pense à Karidja. Elle est jeune et belle. En outre, elle a été à l'école. Elle fera bien ton affaire.

Elle partit le lendemain pour la capitale. Six mois après, elle revint au village, uniquement pour assister à mon deuxième mariage. Dans un premier temps Karidja avait refusé de m'épouser. Mais, contrainte par ses parents, elle finit par accepter. La dot versée par ma première femme était si élevée ! Notre union ne dura pas. Huit mois seulement. Elle refusait que je la touche. En huit mois, je réussis à m'accoupler avec elle deux fois seulement. Et pire, deux mois après le mariage, elle était enceinte de quatre mois. L'instituteur du village ! c'était lui le maître de cette œuvre.

Après mon divorce, je partis pour la première fois de ma vie vers la capitale. Elle me fascina par ses grandes maisons et la foule grouillante. Je n'eus aucun mal à trouver la maison de ma femme Bintou. Toute la ville semblait connaître son domicile. Sa maison était remplie de belles femmes quand j'y arrivai... Dès qu'elle me vit, elle sursauta :

« Pas ici, toi, sors rapidement. Mon ministre risque de te trouver ici. Il ne sera pas content. »

Elle demanda à sa bonne de me conduire chez sa mère que je trouvais en prière. J'attendis un bref moment. Elle me reçut avec beaucoup de courtoisie.

— As-tu vu ta femme ?

— Elle vient de me chasser. Maman, je suis inquiet au sujet de votre fille.

— Ne t'inquiète pas. Tu sais bien que le succès tourne la tête. Elle te reviendra un

jour.

— Elle m'a parlé du ministre.

— Eh oui, elle est la maîtresse du ministre le plus puissant; évidemment après avoir obtenu de toi le divorce religieux. D'ailleurs, elle m'a dit que tu es depuis l'époux de Karidja.

— J'ai divorcé, je ne sais plus que faire.

— Retourne au village et occupe-toi de tes champs. Bintou, un jour, va te donner de l'argent pour épouser une autre femme.

Telle mère, telle fille. Je retournai dans mon village, m'occupant sérieusement de mes tâches agricoles; je n'écoutais plus la Radio, quand elle diffusait la voix de ma femme. Une nuit, la Radio ne parla point. Du crépuscule jusqu'à minuit. Le lendemain, nous apprîmes qu'un coup d'État venait de se produire. Le pouvoir changeait de titulaire dans la capitale. Un nouveau président dirigeait les destinées de notre pays. Son premier discours, traduit dans notre langue, me plut; il nous promit beaucoup de paix, d'abondance et de justice.

Néanmoins, je pris peur pour ma femme. Et quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre un soir intervenir pour la défense du nouveau pouvoir !

« Les gens diront, s'exclamait-elle, « regardez ces griots qui soutenaient hier encore l'ancien régime, défendre le nouveau ! Quel changement brusque ! » Nous les excusons. Ils ne savent pas ce qui se passait sous l'ancien régime. Nous étions obligés, nous les griots de composer des chansons en leur honneur. Moi qui vous parle, moi Bintou Kamissoko, mes dernières chansons ont été faites sous la contrainte, je vous le jure. Au nom de Dieu, le Créateur Tout-Puissant. Oublions le passé. Travaillons pour l'avenir. Que tout le peuple, comme un seul homme, se lève pour aider ce nouveau régime qui nous apportera le bonheur. »

Dieu soit loué ! Ma femme était protégée. Avec la nouvelle République, son succès et son audience augmentèrent, les rumeurs circulaient devant ma case qu'elle était désormais la maîtresse de l'Homme fort du pays. Son ministre dormait, maintenant, en prison.

Certains pensaient me décevoir en m'apprenant les nouvelles de ma femme. Pourtant, j'étais fier et heureux de cette nouvelle. Moi, un griot, un cultivateur, partager la même femme que le Chef de État ! Quel honneur ! D'autre part, non

seulement il prenait mes restes, mais il commettait l'adultère. Que voulez-vous ? Il était griot comme moi. Un griot à la tête de État, c'est un désastre en perspective.

Je ne pensais pas si bien dire. Car, après cinq mois au pouvoir, mon frère griot se fit renverser par un coup État sanglant. Les anciens revinrent au pouvoir grâce à leurs fidèles restés dans l'armée. Comme un chien, le président-griot avait été abattu. Tous les ministres tués ou arrêtés.

De la prison, les autres revinrent occuper leurs anciennes fonctions. Évidemment, la chasse aux sorcières commença. Ils n'avaient pas tellement tort. Car tout ce qu'on avait raconté sur eux à la Radio n'était pas réjouissant. Moi je n'avais rien dit et je fus surpris de me voir arrêté. Du village jusqu'à la capitale, je n'en connus point les raisons. Dès mon arrivée, des gardes me frappèrent jusqu'au sang; je perdis des dents, quatre, je crois.

— Où es ta femme ? me questionnèrent-ils ?

— Ma femme ?

— Oui, ta Bintou Kamissoko ?

— Votre Bintou Kamissoko plutôt ! On me battait plus fort.

— Ta femme, dirent-ils, a été notre ennemie. Elle a participé au coup État qui nous renversa pour près de six mois. Aujourd'hui, grâce à Dieu, nous sommes revenus au pouvoir. Nous la cherchons pour la fusiller. Tu attendras à sa place jusqu'à ce que nous la retrouvions..

Je restai en prison deux mois. En effet, un coup État, encore plus sanglant, me permit de la quitter. On nous libéra comme si nous étions des héros.

Je ne repris cependant pas la direction de mon village; je traversai nos frontières pour me réfugier définitivement à l'étranger.

P.D.G.

À Tanougot Baeta Roselyne

L'hospitalité africaine n'est pas un vain mot. Étranger dans ce pays, j'ai réussi tout de même à devenir le P.D.G. d'une société de transit créée par moi-même.

J'ai 29 ans. Mon personnel et les clients s'étonnent de me voir doté d'une grande richesse. En effet, je suis infiniment riche. En plus de ma société de transit, j'en possède une de taxis, une de construction et une de pêche. Évidemment, il est inutile de vous apprendre que je suis propriétaire de douze villas et de trois immeubles loués par des assistants techniques; je suis réellement un richissime africain.

Depuis quelques semaines, je négocie l'achat au comptant d'une usine de boîtes de conserve, car je suis aussi propriétaire de plusieurs dizaines d'hectares de champs, de plantations et de vergers. En Afrique, nous sommes arrivés au stade où les riches doivent nécessairement investir dans l'industrie alimentaire. Devant la perspective inévitable d'une famine, je prépare activement la mise en place de cette industrie alimentaire.

D'après les experts, cette calamité ne tardera pas. Elle arrivera même rapidement. Certains de nos pays, ceux du Sahel par exemple, sont déjà atteints.

Des experts africains réunis à Monrovia en février 1979 établirent un véritable diagnostic des maux qui frappent l'Afrique. Un an après, les chefs État réunis à Lagos en tirèrent une charte économique. Six mesures pour sauver l'Afrique furent prises. Aujourd'hui, ces mesures sont oubliées. Pauvre Afrique ! Tu vas mourir les yeux ouverts. Après être mal partie, te voilà étranglée. Déjà les fossoyeurs creusent ta tombe. Les autres ont déjà quitté leurs continents pour prendre part à tes funérailles. Pauvre Afrique !

Moi, je suis riche. Très riche. Personne ne sait l'origine de ma fabuleuse prospérité. Pourtant, la percer me semble facile : je suis le fils de mon père. Un papa fort discret. Président de la République de notre pays depuis une décennie, il vire tous les quinze jours d'importantes sommes sur mes comptes à l'étranger. Son homme de confiance, un eurasien, s'occupe de ses placements.

Personne ne sait que je suis le fils de mon père car nous portons des noms différents. Il s'appelle Joseph Makoya moi je suis Frédéric Boumbe.

Dès son installation au pouvoir, grâce au suffrage universel, je me suis envolé pour l'Europe. Là-bas, je fréquentais les établissements les plus sérieux et les plus chers. Je venais rarement passer les grandes vacances dans mon pays. Mon père préférait me retrouver, chaque année, sur ce continent au climat tempéré, au moment de ses cures thermales.

Ma mère, elle, a été victime d'un assassinat. Un coup de feu adressé au président de la République l'avait tuée. Elle ne possédait pas de gris-gris comme mon père. En outre, elle croyait à la Sainte Trinité; donc pour elle, il était hors de question de consulter les devins. Enfin, je pense que le Paradis lui a, depuis, ouvert ses portes.

Avec ma fortune, je suis évidemment marié. Ma femme, très belle, est issue d'une famille pauvre que j'entretiens. Nous avons deux charmants garçons : Jean Bedel et Jean - Christophe. Très soumise, ma femme est pourtant d'une jalousie morbide. Or, moi, j'aime ou plutôt je désire passionnément les femmes, je rentre régulièrement à l'aube sentant les parfums. Elle se plaint de mon attitude, mais pas souvent. Elle a peur de retourner dans la misère.

Annick, ma secrétaire, vient régulièrement chez moi. Elle est native de mon pays, et je l'ai embauchée très rapidement à cause de sa beauté. Je la trouve appétissante et sensuelle. Ma femme qui ne comprend pas le dialecte de chez nous me regarde, pantoise, converser avec ma « cousine ». En effet, je lui ai présenté Annick comme ma cousine. La fille de mon oncle. Dans mon entreprise, tous les employés croient sincèrement au lien de parenté entre Annick et moi.

Ma « cousine » Annick déjeune chaque jour chez moi. Très souvent, ma femme, elle-même, prépare le repas. Les soirs, je dîne dans un restaurant avec ma secrétaire, cousine et maîtresse Annick. Ensuite, je la raccompagne dans une H.L.M. dont je paie la location; je lui fais rapidement l'amour et repars rejoindre une autre maîtresse et encore une autre avant de rejoindre la femme d'un ami emprisonné, avec laquelle je passe le restant de la nuit. A l'aube, je pénètre dans mon domicile officiel sans faire attention à mes enfants et à ma femme.

Comme toutes les autres, Annick était devenue très rapidement ma maîtresse parce que j'ai du fric à jeter par les fenêtres. Dans notre civilisation matérialiste, rares sont les femmes qui résistent au dieu Argent. Venue dans ce pays grâce à son fiancé, un étudiant en médecine, Annick affirme m'aimer. Pour le prouver, elle dit avoir chassé le pauvre fiancé.

A la suite de cette rupture, son père lui adressa une lettre sévère : Annick avait rompu une alliance de clan. Au pays, sa femme et lui sont humiliés. Il la somma de renouer avec cet étudiant.

J'envoyai à son père un mandat télégraphique d'un million de francs CFA avec la seule phrase suivante : « Avec les compliments du nouveau fiancé. » La somme perçue, il me répondit aussitôt. Il bénissait notre mariage prochain. Eh oui, l'argent gouverne bel et bien le monde.

Renseignez-vous auprès des juristes.

Dans mon entreprise de transit, un jeune cadre originaire de mon pays drague Annick. Il lui envoie des lettres enflammées que je lis avec passion. Quel style ! Chaque jour, il écrit une lettre. Il souhaite l'épouser. Sa vie dépend d'Annick. Il peut, selon lui, dépenser toute sa fortune pour les beaux yeux et les jolies fesses d'Annick. Un jour, il lui suggère d'accepter cette proposition : l'offre d'une villa qui porterait son nom. Il venait de s'endetter pour vingt ans. Annick accepta la proposition.

Elle possède maintenant deux maisons. De temps à autre, elle lui permet des sorties au restaurant, au cinéma, au stade pour voir un match de football. Pas plus. Elle méprise ce jeune cadre, appelé Damien.

Ma femme commence à trouver ma cousine encombrante. Elle s'étonne que des parents se fréquentent aussi assidûment. Les gens, dit-elle, nous découvrent un peu trop ensemble dans les endroits faits pour amoureux tels que les boîtes de nuit, la plage, les motels, etc... Elle désire savoir les raisons qui poussent Annick à m'accompagner dans ces lieux. Elle s'étonne aussi de ne connaître aucun copain de ma cousine. « Pourquoi une si belle fille reste-t-elle célibataire ! »

Mise au courant des propos de ma femme, Annick eut subitement une idée géniale. Elle veut maintenant se marier avec Damien. Ainsi nous serons libres d'agir et désormais ouvertement, sans être soupçonnés. Ah ! les femmes...

Je préparai moi-même tous les détails de ce mariage. Ma femme m'aidait étroitement. Chaque jour, elle congratulait Annick. Plus de jalousie. Elle ne fit aucune remarque lorsque je lui fis part de mon intention d'accompagner Annick à Paris pour l'achat de la robe nuptiale. Bien au contraire, elle fit même la réservation de nos places dans l'avion.

Durant notre séjour à Paris, Annick et moi, par des propos grivois, ridiculisions

Damien, ma femme et tous les invités au mariage prochain. Jamais nous ne fîmes aussi intensément l'amour. Elle me suggéra, entre deux fellations, de venir avec elle chaque année en pèlerinage en France.

Le fiancé, resté en Afrique, appelait tous les soirs à vingt heures sa promise. En cinq minutes, il lui racontait sa journée, son amour et les préparatifs du mariage. Avant de conclure d'une voix très forte : « Je t'attends impatiemment ! » Je profitais toujours de ces moments-là pour lui faire un cunnilingus. D'ailleurs, nous fréquentions beaucoup, la matinée, les sexshops, les cinémas projetant des films érotiques. La nuit, nous essayions de mettre en pratique ce que nous avions vu.

A Paris, j'appris que mon père avait échappé à un coup d'État militaire. Évidemment, comme d'habitude, les auteurs du coup avorté furent fusillés au stade omnisports devant une population enthousiaste. Dans mon pays, tuer un homme représente un but marqué contre l'adversaire. Passons.

Une semaine après notre retour, le mariage eut lieu. Rarement, cette capitale vit un mariage aussi réussi. J'y ai mis une grande partie de ma fortune afin que le succès soit total. A la mairie, des ministres figuraient parmi les invités. A la fin de cette cérémonie civile, quand je vis Damien embrasser Annick, je devins furieux et jurai de me venger de cet acte effectué publiquement.

Très croyant, Damien avait exigé une cérémonie religieuse. A l'église catholique, la moitié de ceux qui vinrent à la mairie restèrent dehors ou retournèrent chez eux. En effet, les gens ne croient plus en un Dieu créateur du ciel et de la terre. En outre, les curés ont trop tendance dans leurs sermons à s'attaquer à nos défauts. Inutile donc de fréquenter un lieu où vous êtes l'objet de critiques acerbes. Et pis, vous n'avez pas droit de réponse.

Personnellement, je ne fréquente plus l'église depuis le collège. Pour moi, il existe un seul dieu : l'Argent. Après la mort, tout est achevé. C'est maintenant et ici qu'il faut jouir. Toutefois, je suis avec attention l'Évangile quand il dit : « Épouses, soyez soumises à vos maris, comme il se doit dans le Seigneur. Maris aimez vos femmes et ne vous aigrissez pas contre elles. »

Comme me l'a fait remarquer un très bon chrétien par la suite, c'est la femme qui doit se soumettre d'abord. Paraphrasant certainement l'apôtre Paul, il me fit comprendre que le chef de tout homme est le Christ. Le chef de la femme, c'est l'homme. « La femme, ajouta-t-il, est la gloire de l'homme. Car ce n'est pas l'homme qui a été tiré de la femme mais la femme de l'homme. Elle doit donc se

soumettre à l'homme. » Ah ! si toutes les femmes pouvaient comprendre et méditer ces propos ! Mon intérêt redoubla quand il conclut par ces mots : « Ce n'est pas l'homme qui fut trompé par le diable mais la femme. Et pour une pomme. » Aujourd'hui, je dirais : pour de l'argent. Ah ! la femme. Sa trahison remonte à la Genèse.

Au cours de la soirée dansante que j'offris dans le plus grand hôtel de la capitale, le nombre des invités dépassa tous les records enregistrés jusque là. Quand je disais que les hommes aimaient le plaisir...

Annick était à mes côtés. Damien prit la place auprès de ma femme. Quand le couple ouvrit le bal, les autres s'engagèrent aussitôt sur la piste. Auparavant, nous avions mangé et bu. Damien se déplaçant beaucoup, discutant avec ses camarades, dansant avec ses cousines. Moi je ne dansai que deux fois, avec mes deux femmes. La plupart du temps, je caressais secrètement les doigts de la mariée qui était d'une grande beauté cette nuit-là. J'étais tenaillé par une seule envie : la posséder. Et comme d'habitude, la géniale Annick trouva la solution de dire à l'époux que suivant une coutume ancestrale, aujourd'hui négligée, l'épouse resterait cette nuit chez son parent.

L'homme ne venait chercher sa femme que le lendemain. Damien n'en croyait pas ses oreilles. Aucun son ne sortait de sa gorge.

Cette nuit-là, épuisée, ma femme dormit profondément. Je pénétrai dans la chambre de ma cousine et j'assouvissai ma passion. Quel exploit ! Posséder une femme qui venait de se marier devant le curé. Ah ! les femmes... !

Annick installée chez Damien me devenait très utile. Chaque jour, elle me donnait des informations précieuses que lui rapportait son époux sur ma société. Surtout les critiques acerbes contre ma personne de la part de mes employés ainsi que tous les procédés utilisés par les chauffeurs-livreurs pour tricher. Évidemment, je relevai le salaire de Damien en lui accordant des indemnités.

Après son mariage, Damien crut assez longtemps que son épouse et lui habiteraient la villa qu'il avait offerte à Annick. Malheureusement pour lui, Annick continuait de la louer à des fonctionnaires internationaux. Elle utilisait à sa guise tout son revenu. Damien subissait toutes les dépenses du foyer. Sa femme, à aucun moment, ne songeait à l'aider. « C'est le mari, le chef du foyer, affirmait-elle. Il doit subvenir aux besoins domestiques. Mon argent, c'est pour ma famille et moi. »

Damien payait les frais de scolarité de ses trois frères et sœurs. Chaque mois, de nouvelles dépenses l'occupaient. Il souffrait intérieurement.

Un jour, il me fit part de ses difficultés financières bien que j'eusse entièrement financé son mariage et augmenté son salaire. Il me sollicita, presque à genoux, un prêt. Je le lui accordai. Il me remercia pendant une dizaine de minutes.

Informée, sa femme entra dans une violente colère. Elle souhaitait le voir dans ses difficultés permanentes, Elle devint tyrannique. L'époux n'avait désormais droit qu'à un seul rapport sexuel par mois. D'ailleurs, dit-elle, « il fait très mal l'amour »

Par contre, cette femme sensuelle ne se gênait pas pour me faire subir tous les jours ce qu'elle refusait à sa moitié. Et cela dans mon bureau ou dans notre appartement commun. Elle est ma secrétaire et elle pouvait rester très tard au bureau sans que son mari y voie un inconvénient ou s'imagine l'impossible. Enfin, le cousin et la cousine !

Six mois après leur mariage, Annick est enceinte. Le pauvre Damien jubilait. Il désirait un enfant de sa bienaimée, pensant que cela contribuerait à changer le caractère de son épouse. Il découvrit lui-même le ventre qui grossissait : Annick ne l'avait jamais tenu au courant de son état.

La raison ? Chers lecteurs, vous la devinez aisément. J'étais l'auteur de cette grossesse. Elle n'entretenait des rapports avec son mari qu'à ses périodes non fertiles. Pour une fois, j'étais embarrassé. Si l'enfant me ressemblait ? N'aurais-je pas honte ? Notre jeu, personne n'avait pu le deviner. A regarder Annick, ma crainte se dissipait. Aucune inquiétude ne se dessinait sur son visage. Enlaidie par une grossesse avancée, elle ne cessait de me provoquer,

Un soir commença le début du drame. Damien découvrit dans sa sauce du poison. Il en avait déjà avalé. On l'hospitalisa. Grâce aux soins d'un de ses amis médecins, il échappa à la mort. Néanmoins, il resta malade de longues semaines. Des charlatans défilèrent à son chevet. Il profita de ces épreuves pour quitter la religion catholique et se convertir au christianisme céleste. La religion africaine du Christ. Tous les soirs avant de s'endormir, Damien récitait le psaume 91. On le lui avait conseillé. Sa récitation fréquente et méditée délivrait du poison et de tout danger. Tous les soirs, je lui rendais visite : je l'entendais réciter à haute voix :

« Celui qui demeure sous l'abri du Très-Haut repose à l'ombre du tout- puissant.

Je dis à l'Éternel : Mon refuge et ma forteresse, Mon Dieu en qui je me confie !

Car c'est lui qui te délivre du filet de l'oiseleur,

De la peste et de ses ravages... etc... etc... »

Je ne le savais pas si pieux. Mais avec le christianisme céleste... En plus, il pardonnait à sa femme. « Elle a tenté de me tuer mais je lui pardonne. Sur la croix Jésus-Christ a pardonné à ses bourreaux. Plus que moi, il avait la possibilité de haïr. Il a pardonné. Moi, pauvre pécheur, mon pardon doit être infini. » Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil dent pour dent. Eh bien moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant ! Au contraire, quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite présente-lui la joue gauche. Je ne crois pas qu'il puisse exister un si beau passage dans aucun livre spirituel.

Au moment où elle prenait son congé de maternité je demandai à Annick : « Pourquoi as-tu voulu tuer ton mari ? »

— Est-ce qu'il est mon mari ?

— Devant Dieu et les hommes, il est légalement ton mari.

— Quel Dieu, quels hommes ? Ne m'énerve pas, je n'ai qu'un seul mari. Et c'est toi.

— Dis-moi calmement pourquoi tu as voulu tuer ton mari ?

— Dis-moi, quand l'enfant va naître, de qui sera-t-il le fils ?

— De Damien, répondis-je.

A ce prénom, elle me griffa de toutes ses forces et pleura.

— Je ne veux pas, dit-elle en sanglotant, que cet homme voie notre enfant. Si nous étions aux États-Unis, où il est très facile de disposer d'une arme à feu, je l'aurais déjà abattu.

— Alors, tu serais en prison.

— Mais chéri, tu es là pour me délivrer. L'argent, c'est pour acheter les consciences. Dans ce monde, l'argent peut tout. Quoi qu'il en soit, il ne verra pas cet enfant. Ou je le tue, ou je vais accoucher à l'étranger.

A huit mois, je ne pouvais plus regarder Annick. Grosse, laide, elle se déplaçait difficilement. Elle devint exigeante. Et c'est à ce moment là qu'elle vint s'installer chez moi, dans mon foyer conjugal. Elle avait convaincu ma femme que pour son premier accouchement il lui fallait la présence et l'assistance d'une personne expérimentée. Telle que ma femme justement, déjà mère de deux enfants.

Maintenant, mes deux femmes vivaient sous mon toit. Annick me causait d'énormes soucis. Je ne restais plus au dehors jusqu'à l'aube. Elle me barrait le chemin tous les soirs. Ma femme légitime la remerciait. J'étais devenu, depuis la présence d'Annick chez nous, un modèle de mari. Chaque jour, Annick me faisait des scènes de ménage. Finalement, ma femme commença à me poser des questions.

Au lit, une nuit, ma femme me fit ces remarques : « Ta cousine a de drôles de comportements. Elle refuse sa chambre à son mari. Et pourtant, elle t'y réclame sans cesse. Elle te fait des scènes de ménage. Elle demande qu'on te prépare tel ou tel plat... C'est vraiment bizarre. »

— Qu' est-ce que tu insinues ?

— Rien, je suis inquiète tout simplement.

— Inquiète de quoi ?

A ce moment précis, je vis Annick entrer dans ma chambre. Elle bondit sur moi. Elle me donna des coups sur le visage malgré son état.

— Traître, tu oses m'abandonner pour coucher auprès de cette dévergondée au moment où je souffre, je vais accoucher. Lève-toi, viens m'accompagner à la clinique et voir ton enfant venir au monde.

— Que racontes-tu ma belle cousine ? demanda ma femme.

— Tais-toi, sauvage ! cria Annick. J'ai été patiente de te laisser Frédéric des années durant. Maintenant, tu dois partir ou il te quitte à jamais.

J'étais confus. Je respirais difficilement, je pensais au dénouement. Mon épouse légitime me tira d'embarras. « Accompagne ta femme à la clinique. Ne vois-tu pas qu'elle va mettre au monde votre enfant ? »

Sur la route de la clinique, je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche. Annick pleurait de douleur et me traitait de tous les noms.

A la clinique, toutes les dispositions furent prises afin qu'elle accouche dans de très bonnes conditions. A quatre heures du matin, elle donna naissance à une fille qu'elle prénomma aussitôt Diana.

A mon retour, ma femme et moi discutâmes. Elle refusait de divorcer pour céder la place à une vipère. Elle plaignait plutôt Damien, que j'avais oublié. Je chargeai ma femme de le prévenir.

A dix heures, la clinique m'appela de toute urgence. Que se passait-il là-bas ? Je pris peur. Devant la chambre d'Annick, la sage-femme m'informa du drame : « Annick a poignardé Damien au moment où s'approchant du berceau, il voulait voir son enfant ». Une ambulance l'avait déjà transporté quand j'arrivai devant la clinique. Il était, selon la sage-femme, sans connaissance et couvert de sang.

Le balayeur

à *Fatoumata Dembélé*

Depuis vingt neuf ans, je suis balayeur à la Voirie Municipale. Je fus embauché par un Européen qui aimait porter le casque. A l'époque, mon travail ne m'épuisait pas. Sous la colonisation, les rues étaient propres. Les citoyens s'efforçaient de ne pas jeter les ordures n'importe où.

Or, aujourd'hui, être balayeur n'a rien de réjouissant. Les citoyens sont sales dans leur propre maison, a fortiori dans les rues. Eh oui, c'est l'Indépendance ! Le « je-m'en-foutisme », quoi ! Les Blancs, s'ils revenaient, l'Afrique se porteraient mieux.

Je sens terriblement la différence entre mes patrons. Ceux que j'avais à l'époque coloniale et ceux d'aujourd'hui.

Sous le colonialisme, le Chef blanc arrivait plus de trente minutes avant l'heure. Il commençait l'appel des travailleurs juste à sept heures trente. Jamais avant ni après. Il suffisait d'un retard de cinq minutes pour voir son salaire journalier amputé de la moitié. Et vous étiez quand même obligés d'effectuer votre tâche quotidienne.

L'appel terminé, le Chef blanc précisait à chacun d'entre nous le secteur qui lui revenait et, par exemple, si j'avais balayé la rue Faidherbe pendant la semaine, la suivante, il me désignait la rue Bouet-Willaumez. Personne n'était favorisé. Nous travaillions tous au même rythme. Plusieurs fois, dans la matinée, notre Chef blanc parcourait lui-même toutes les rues pour nous contrôler. Je le voyais rarement sourire. Nous avions peu de problèmes particuliers à lui présenter. Le salaire mensuel nous permettait de vivre décemment. Nous avons tous réussi à acheter des bicyclettes.

Notre Chef blanc criait beaucoup. Mais ses vociférations nous galvanisaient.

Et voilà que survint l'Indépendance. Leur Indépendance ! Je ne pouvais, en effet, m'imaginer qu'un jour nous serions indépendants. Certes je voyais les gens manifester dans la rue, réclamant l'Indépendance, poussés par quelques fous devenus députés grâce aux Blancs. Mais de là à nous voir indépendants, libres de faire ce que nous voulions ! Je n'y croyais pas.

Et pourtant nous sommes devenus indépendants. Le jour de la proclamation, les gens dansèrent beaucoup. Moi je ne sortis pas de ma case. A ce moment-là, j'habitais dans un quartier situé en plein centre de la ville.

Ce jour-là, je tombai dans une grande frayeur. Pour moi, l'Indépendance signifiait la catastrophe tombant sur nos têtes. Les Noirs vont nous commander ! A cette seule perspective, je perdis le sommeil. Ce jour de réjouissance pour tant d'autres, pour moi devint une journée de deuil. Je fis un jeûne pour implorer la grâce de Dieu sur ce pays.

Dès le lendemain, les Blancs préparaient leurs bagages pour rentrer dans leur pays. Notre Chef blanc resta encore un an après l'Indépendance.

Notre premier patron noir dirigeait exactement comme le Blanc. Mon espoir grandissait. L'Afrique marchait bien malgré mes craintes et mes doutes. Malheureusement, la mort le faucha très vite. Mes collègues accusaient son Adjoint de l'avoir empoisonné. Il convoitait le poste de Chef de balayeurs.

Nommé, cet Adjoint devint très sévère et méchant envers nous. Mais il mourut après seulement deux semaines d'activité. Et c'est alors qu'arriva ce que je craignais. La nomination de jeunes gens. J'avais remarqué déjà leur mauvaise gestion dans les services de État.

Ah ! Ce troisième patron noir ! Quel souvenir détestable

! Il voulait faire l'appel comme les Blancs mais il n'arrivait jamais à l'heure. Nous étions obligés de l'attendre avant de connaître nos secteurs. Comme il fallait s'y attendre, il abandonna rapidement la méthode efficace du Blanc.

Chaque matin nous revenions aux mêmes endroits. Je fus affecté à vie à l'avenue Binger. Nous étions indépendants, mais nos dirigeants avaient la paresse de changer les plaques et les noms des rues.

Jamais notre nouveau patron ne venait contrôler notre travail. Il restait assis dans son bureau qu'on venait de climatiser. Sous la colonisation, le Blanc, lui qui avait vécu dans la neige, n'utilisait pas son ventilateur.

Après l'Indépendance, sous un soleil ardent, nos Chefs noirs portaient des costumes. Le Blanc les portait au cours des cérémonies officielles uniquement.

Notre nouveau patron ne pouvait sillonner les rues pour nous surveiller, car, chaque jour, il recevait dans son bureau, il recevait les femmes qui y défilaient.

Les mauvaises langues affirmaient que son bureau jouait le même rôle que sa chambre à coucher. A la seule différence que son épouse n'y avait pas accès. D'ailleurs, il n'était pas le seul dans ce cas. Ces nouveaux Chefs, nous les voyions constamment avec des femmes. A croire que le Gouvernement les payait tous les mois pour recevoir des femmes. Pour nous, avoir la compagnie d'une femme n'était pas aisé.

A près de cinquante ans, je demeurais célibataire. Sous la colonisation, j'aurais eu les moyens de me marier. A force d'être exigeant je n'en choisis aucune. Celle qui correspondait à mon goût éclata de rire devant ma proposition. C'était la plus belle de l'avenue Binger. « Mais tu es audacieux, Nabila ! Toi, le balayeur de notre rue, tu prétends m'épouser ! Décidément, on aura tout vu et entendu dans cette rue. »

Maintenant, sous l'Indépendance, mon mariage devenait impossible : les mentalités se transformaient. Un balayeur représentait le dernier des derniers. Toutes les femmes couraient derrière les petits Chefs. En outre, depuis l'Indépendance, les prix des marchandises avaient augmenté brutalement. Ils le disaient même à la Radio.

Quelle honte ! Chaque mois, ces gens-là disaient : « Par décision ministérielle, le prix de l'aubergine passe de 1 franc à 5 francs. » Le lendemain, c'est : « Par décision municipale, le prix du pain triple. » C'est vraiment impensable. Des autorités qui fixent le prix de nos denrées alimentaires...

Cinq ans après l'Indépendance, la situation monétaire empira. Ce que j'achetais autrefois avec une journée de travail en représentait maintenant quatre. Ah ! Les Blancs, revenez. Maintenant nous prenions des avances sur salaire, ce que nous ne faisons pas sous la colonisation. Cela semblait arranger nos patrons noirs. Car beaucoup devinrent subitement riches. Après cinq années d'Indépendance donc, ces fils de paysans avaient acquis des immeubles. Heureusement, la prison accueillit la plupart d'entre eux. Ils calculaient faussement nos salaires.

A ce rythme financier, je déménageai du centre de la ville : en un an, le propriétaire avait augmenté trois fois mon loyer. Je n'eus aucun mal à trouver un logement dans un bidonville. Quelle misère ! Si les villageois nous voyaient dans ce quartier, que diraient-ils ?

Mon père et ma mère ne vivaient plus. Je n'entretenais aucun rapport avec le reste de ma famille depuis mon arrivée dans cette ville. Je n'avais ni femme ni enfant.

J'étais une espèce très rare en Afrique. Je ne regrettais absolument rien. D'ailleurs, les chefs de famille voyaient leurs problèmes se multiplier par quatre dans cette Afrique des Indépendances.

Pourtant, arrivé dans ce bidonville, je pris subitement un intérêt croissant pour les femmes. Les prostituées. Elles vivaient nombreuses dans ce quartier insalubre. Elles ne coûtaient pas cher. Je pris un abonnement mensuel auprès de l'une d'elles : Adjoua. Elle s'étonnait, tous les jours, de ma situation de célibataire, sans enfant.

— Et toi, lui dis-je un jour, tu n'as pas non plus de mari. Tu n'as aucun enfant

— C'est toi qui le dis. Je suis mariée, mon époux est resté dans mon pays. J'ai confié la garde de mon enfant à ma mère. Maintenant, il est devenu un grand jeune homme.

— Pourquoi fais-tu ce métier ?

— Pour nourrir mon mari et mon enfant.

— Ton conjoint sait-il que tu pratiques la prostitution ?

— Bien sûr. Il m'y encourage.

— Chaque soir, tu as plusieurs clients. Quand tu seras enceinte, personne ne te viendra en aide. Ton mari va aussi t'abandonner et divorcer.

— Un enfant n'appartient pas à son père. Chez nous, dans mon pays, dans mon ethnie en particulier, l'enfant appartient à la famille maternelle. Un homme ne peut jamais affirmer que l'enfant est de lui. Par contre, la mère peut le dire. Et vous les clients, ne pourrez jamais me faire un enfant. J'utilise des médicaments pour ne pas tomber enceinte. Mais si tu le veux, toi mon abonné, je pourrais te donner un enfant.

— Je le veux.

— Dans ce cas tu vas augmenter l'argent que tu me donnes tous les mois.

— D'accord.

Toutefois, je n'eus pas la chance de faire un enfant à Adjoua. Un messenger lui apprit le décès de son fils. Elle me quitta un soir pour son pays. Et je ne la revis plus.

Désormais, ne pouvant plus vivre sans femme, je me mis à la recherche d'une épouse. J'en trouvai une. C'était une jeune mendicante dont les parents, aveugles, mendiaient eux-mêmes depuis leur enfance. La mère demandait l'aumône devant la mosquée; le père, devant le jardin municipal.

Ma femme s'appelait Doussou. Elle avait vécu dans trois foyers et avait divorcé trois fois.

— Mon premier mariage, me raconta-t-elle, se déroula pendant la colonisation. Mon mari partit à Djarabana chercher des diamants. Je ne le revis plus. Il ne m'a jamais écrit. Comme je le trompais déjà, j'acceptais d'épouser un chauffeur. Celui-là, il aimait trop les femmes. Après chaque voyage, il revenait accompagné d'une maîtresse. Il me la présentait parfois comme sa sœur, une autre fois comme sa domestique. Je leur préparais à manger. Ils dormaient dans notre lit. Moi, je dormais, alors, sur la natte, dans le salon. Toute la nuit, mes yeux refusaient de se fermer. J'entendais leurs phrases et surtout leurs spasmes... A mon tour, je ne tardai pas à le tromper avec un menuisier. Il découvrit mon infidélité. Après m'avoir battue jusqu'au sang, il me chassa de la maison pour toujours. Le menuisier refusa de me garder chez lui. Il avait déjà deux femmes. Et puis, nous étions en pleine Indépendance. La vie coûtait cher.

— Que devint ton troisième mari ?

— Paix à son âme ! Il était docker au port. A cause de la maladresse d'un chauffeur, des sacs de riz lui tombèrent dessus. Il mourut aussitôt. Je l'ai réellement aimé, celui-là. Très gentil, affectueux, il me remettait entièrement son salaire hebdomadaire. Je prenais ma part, celle de la nourriture. J'économisais pour le loyer mensuel. Il percevait rarement de l'argent de poche, je gérais bien son maigre salaire. Il ne se plaignait jamais. Il représentait l'idéal de l'homme pour la femme. Nous désespérons des hommes. Mais tout mari qui donnerait son salaire intégral à sa femme vivrait en paix. En outre, l'homme ne doit jamais sortir la nuit. La femme est jalouse.

— Si je te comprends, pour avoir la paix dans son foyer, il n'existe que deux solutions seulement.

— Oui, deux solutions.

— La première, c'est de donner tout son salaire à sa femme. La deuxième est encore plus facile. L'homme, dès son retour du travail le soir, ne doit plus sortir. Jusqu'au matin. Pas question d'en fréquenter une autre.

Demeuré longtemps célibataire, je tenais sérieusement à la stabilité de mon foyer. Tous les mois, je donnais mon salaire intégral à Doussou, je ne sortais jamais le soir. Je vivais pour ma femme. Je désirais un enfant, je croquais beaucoup de noix de cola pour résister longtemps la nuit. Pourtant, cet enfant ne donnait aucun signe de sa prochaine venue. Par contre, malgré mes efforts, les premières disputes ne tardèrent pas à venir.

Elle voulait que nous déménagions. Notre fenêtre donnait sur le cimetière. Or, le décès, les enterrements se succédaient à un rythme effréné. En particulier ceux des enfants du quartier, des adultes aussi, car les suicides, devant les difficultés financières, devenaient nombreux.

Je fus surpris par celui de mon ami Tobal. Balayeur comme moi, il avait le grade de sous-chef. Chaque jour, il me parlait de ses difficultés financières, je ne pouvais l'aider. Ma femme gardait mon argent. Les autres balayeurs le dépannaient de temps à autre. Mais eux aussi, luttaienent contre toutes sortes de problèmes. Tobal était un cas exceptionnel, les problèmes semblaient l'aimer. Aujourd'hui, sa première femme malade apportait une liste de médicaments à acheter; le lendemain, c'était le tour de la seconde épouse. Elle pleurait, criait pour avoir un pagne qu'elle venait de voir chez le marchand. Le surlendemain c'était la grand-mère qui décédait. La famille le chargeait de l'organisation des funérailles. Un autre jour, c'était les enfants qui tombaient malades ensemble. Trois enfants de sa première femme. La deuxième était stérile. Mon ami Tobal croulait sous les dettes.

A la fête de Noël, l'argent lui manquait pour acheter des cadeaux pour ses enfants. Dans ce quartier misérable, chaque parent s'efforçait d'acheter des jouets pour ses enfants. Et cette année-là, Tobal ne pouvait pas. Les enfants pleuraient et réclamaient leurs jouets. Les larmes aux yeux, il vint me voir un soir.

— Nabila, dit-il, je vais me tuer. J'ai déjà tenté de me noyer dans la mer, mais je fus sauvé. J'ai été ensuite chercher une corde pour me pendre, mais ma femme appela au secours. Prochainement, je trouverai un moyen plus discret. Nabila, je suis fatigué. Je n'en peux plus.

— Quelle plaisanterie !

— Je suis sérieux, mon ami Nabila.

Deux jours après cet entretien, les pompiers le découvraient inanimé près de leur caserne. Il s'était suicidé en absorbant de nombreux comprimés. Je mis plusieurs

jours pour réaliser la fin de mon ami TobaI. Dans mes rêves, je discutais avec lui. Une nuit, il essaya de me pousser vers une ombre. Je résistai en criant « Revenant ! Revenant ! » Il disparut en me disant qu'il n'était pas mort.

Les revenants, j'en voyais beaucoup par procuration, m'étant lié d'amitié avec le gardien du cimetière. Avant mon mariage, je le fréquentais régulièrement toutes les nuits. Il me racontait des choses étranges. Les morts se levaient et venaient discuter avec lui. Pour eux, la mort signifiait le repos et la plupart regrettaient d'être morts si tard.

Le gardien me parlait aussi des hommes qui venaient retirer des talismans près des tombes. Il aimait surtout parler des dirigeants politiques et sportifs qu'il admirait. Ils lui donnaient d'importantes sommes d'argent dans le but de déterrer des cadavres dont ils coupaient le sexe.

Une nuit, après minuit, il me montra une équipe de football groupée autour de la tombe d'une femme ensevelie le jour- même. Que faisaient-ils ? je ne le sus jamais. Par contre, j'ai su que cette équipe avait été battue par son adversaire, le lendemain.

Pour faire plaisir à ma femme, qui voulait que nous déménagions, je louai une maison non loin du dépotoir. Elle devint encore plus nerveuse. Elle ne supportait pas les odeurs nauséabondes. Je la priai de nous trouver un autre logement; elle m'injuria. Toutefois, elle entreprit des recherches. Elle trouva une pièce près du marché. Là, les moustiques nous collaient à la peau.

Ma femme devint exigeante sur le plan financier.

Elle trouvait mon salaire insuffisant. Elle me poussa vers un deuxième emploi. Je choisis la coiffure; je savais déjà coiffer. Tous les soirs, je me rendais chez un ami qui possédait un salon de coiffure, je l'aidais jusqu'à minuit. Il me paya tous les samedis soir avec quelques pièces. Ma femme me les arrachait. Quand l'heure de la retraite sonna, je fus récompensé par le Maire de la ville lui-même : il me donna une forte somme d'argent que je remis entre les mains de ma femme.

— Maintenant que tu as pris ta retraite, que vas-tu faire Nabila ?

— Je vais me reposer d'abord. Nous avons suffisamment d'argent pour vivre un an sans travailler.

— Tu vas te reposer seulement une semaine; je vais acheter des sacs d'oignons

que tu vendras chaque jour au marché. Tu seras vendeur d'oignons.

Ma première journée de liberté, je la passai chez le coiffeur, je ne revins à la maison qu'au crépuscule. Surprise ! Ma femme n'y était pas. Elle avait emporté tous ses effets et les miens; je courus chez ses parents aveugles. Elle n'y était pas.

J'attendis plusieurs jours. Elle ne revenait pas. Le coiffeur me conseilla de voir un devin. Ce dernier me demanda de sacrifier un mouton blanc, d'offrir trois mètres de percale, et de jeter dans le fleuve sept colas rouges accompagnées de lait. Il se moquait de moi, je ne possédais pas un centime.

Deux mois après la disparition de ma femme, une voisine me donna une information précieuse. Elle savait où ma femme logeait : elle vivait en compagnie de Boureima.

Son amant travaillait dans le service des vidanges. Les excréments humains constituaient la matière de son activité professionnelle journalière. Il avait été mon ami pendant un long moment, mais à cause de son odeur j'avais rompu avec lui. Comment avait-il fait la connaissance de ma femme ?

Je n'aurais pas le temps de lui poser cette question. Je pris ma machette et je me dirigeai vers sa demeure située dans un autre bidonville. Sur le chemin, je pensais aux journaux qui relateraient ce double meurtre. Pourtant, tout au fond de mon cœur, je ne croyais pas aux propos de ma voisine.

Il était onze heures du soir quand j' arrivai devant la porte de Boureima. Elle était déjà fermée. Quand je frappai, la voix de ma femme répondit. Le drame allait commencer...

Le serment

à Oumou Koné

J'aimais passionnément Agathe. Je l'appelais « ma petite reine », « la lumière de ma vie » et « l'éternel charme de mon cœur ». Je dépensais une fortune pour satisfaire ses caprices. Néanmoins, un soir, elle m'annonça son mariage... prochain. Devinez avec qui ! Le fils de l'impopulaire et richissime Ministre des Affaires financières. Devant cette trahison, je pleurais nuit et jour, non seulement pour mon argent, mais par amour. Car je l'aimais, je l'aime et je l'aimerai toujours, ma chère Agathe.

Malade, je fus hospitalisé trois mois. Ma convalescence se passa dans mon village. Mon grand-père, informé par ma mère de mes souffrances sentimentales, me fit venir une nuit dans sa case pour me raconter une histoire authentique.

« Maty et Youmaty vinrent au monde le même jour, dit-il pour commencer. Maty était la fille. Youmaty, le garçon. Leurs parents vivaient dans la même concession, malgré leur origine différente. Les deux enfants, nés curieusement à la même heure, grandissaient ensemble et se vouaient une amitié tendre et profonde. Déjà à six ans, ils juraient de ne jamais se mentir. Si l'un pleurait, l'autre venait le calmer. Adolescents, ils firent un serment de sang. « Jamais nous ne nous trahisons, disaient-ils triomphants. » Maty, la jeune fille, s'adressant au jeune garçon, jurait ainsi : « Youmaty, si jamais mes parents m'obligent un jour à épouser un autre homme, que Dieu achève ma vie au moment où la vieille femme procédera au lavage de mes pieds ! » Visiblement heureux, Youmaty intervint : « Si toi Maty tu meurs, moi Youmaty, je serai inhumé dans la même tombe que toi. » »

Quelques mois après ce serment, Youmaty devint un berger accompli. Très tôt, le matin, il parcourait la savane avec son troupeau, y restait jusqu'au crépuscule. Vêtu d'habits rapiécés, il s'occupait de sa tâche en chantant des mélodies amoureuses pour sa bien-aimée dont l'image demeurait constamment dans son esprit.

Quand à Maty, le ménage remplissait son temps. Très respectueuse de ses parents, elle ne faisait rien pour les offenser. Elle devenait une véritable jeune fille. Dans toute la contrée, les gens parlaient sans cesse de sa beauté et de sa politesse : deux qualités essentielles pour l'homme dans le choix de sa femme, même si la belle femme est rarement polie. Passons.

Cette beauté attira, un jour, le plus riche commerçant de la région. Assis devant les parents de Maty, il commença ainsi :

— Respectables personnes, j'ai un problème de cœur. Avant que je vous le confie, prenez ce sachet d'or. Gardez-le toujours.

— Homme si magnanime, quel est donc ton problème ? Je suis prêt à le résoudre dans l'immédiat, affirma le père de Maty.

— Je désire épouser Maty, votre fille, reprit le commerçant.

— Comment refuser à l'homme le plus généreux de notre pays ! Combien de fois m'as-tu secouru ? Personne ne peut le savoir. C'est un honneur pour ma femme et moi de voir notre fille ainsi honorée par ce choix.

— Dès le versement de la dot, nous célébrerons le mariage, annonça la mère.

Restée seule avec ses parents, Maty se confessa :

— J'ai fait un serment avec Youmaty. Je n'épouserai personne d'autre que lui.

— Quelle idée d'épouser un berger ! s'exclama le père. Tu épouseras par la force notre riche commerçant. Tu seras sa septième épouse, donc la préférée. Le chiffre sept porte bonheur. C'est pure folie que de penser un seul instant à ce pauvre type de Youmaty.

Respectueuse, Maty obéit. Le mariage eut lieu un jeudi soir. Au moment où, selon la coutume, la vieille femme lui lavait les pieds, elle s'effondra et mourut. Informé de ce décès, Youmaty mit fin à ses jours. On les enterra dans une fosse commune d'une manière curieuse : Maty fut installée sur les jambes de Youmaty.

Des années passèrent. De nombreuses années. Un jour, un chasseur passa dans les environs. A l'heure de la quatrième prière musulmane, il pria le Tout-Puissant au lieu où avaient été enterrés nos amoureux. Le front au sol, il entendit des bruits de réjouissances, de chants et des propos grivois. Il courut prévenir le chef du village qui sceptique, accepta néanmoins de le faire accompagner.

Après quelques minutes de fouille, ils découvrirent Maty et Youmaty vivants. Immédiatement, le chef du village ordonna la construction, sur place, d'une maison à étage. Avant l'aube, Maty et Youmaty l'habitèrent. Youmaty au rez-de-chaussée, Maty au premier étage. L'homme défendit absolument à sa compagne de descendre, à fortiori de sortir de la maison. Toutefois, elle bénéficiait de la

compagnie de son frère cadet.

Youmaty cultivait la terre. Chaque matin, il se rendait au champ et ne rentrait qu'au crépuscule. Après avoir salué Maty, il montait sur son cheval et faisait plusieurs tours de la maison. Un jour, un roi maure paré de tous ses beaux habits se présenta devant la demeure de Maty et Youmaty. Célèbre pour ses exploits guerriers, il associait la richesse à la beauté. De sa fenêtre, Maty le vit. Il lui fit un signe et lui parla :

— Maty, la plus belle de toutes les femmes. J'ai soif. Je te supplie de descendre m'apporter de l'eau.

Au lieu de Maty, c'est son frère cadet qui descendit.

— Voici ton eau, ma sœur ne peut pas descendre. Le maure vida le gobelet d'eau qu'il remplit de pièces d'or.

— Va remettre cela à la plus belle créature de Dieu et dis- lui que je l'attends toujours.

En échange, Maty remplit le même gobelet de lait frais. Le maure, après l'avoir bu, remit une fois de plus des pièces d'or au jeune garçon pour sa sœur. Devant cette largesse, Maty, malgré les supplications de son frère, descendit les marches pour se trouver devant le beau roi maure. Il la fit monter sur son cheval. Ils se dirigèrent vers son royaume.

Informé dès son retour des champs, Youmaty se lança à leur poursuite. Auparavant, il tua un mouton dont la peau lui servit à confectionner une gourde. Il savait rude la traversée du désert. Après deux jours de course effrénée, les deux cavaliers s'affrontèrent, en plein Sahara, devant une seule personne : Maty, leur amour commun.

Après plusieurs heures de combat, Youmaty s'apprêtait à renverser le maure, mais à sa grande surprise, Maty, par derrière, lui prit les jambes et il s'effondra. Le maure, à l'aide d'une corde, l'attacha. Une seule phrase se répandit dans le désert « Maty, ô Maty, c'est toi qui as osé me trahir... »

Dans ce désert, le maure réussit l'exploit d'abattre un animal qu'il fit cuire. Il plaça la viande toute chaude sur le dos de Youmaty. Maty coupait les morceaux de viande. Le maure, la tête sur les jambes de sa dulcinée avalait la chair de l'animal. Assoiffé, il se leva pour se rafraîchir. Sa gourde était vide. Il vit celle de

Youmaty. Il s'en approcha, l'ouvrit. Un serpent venimeux en jaillit aussitôt et le tua.

Maty se leva à son tour, mais pour détacher Youmaty. « Maty, je t'aime toujours. Tu m'as trahi, mais je continue de t'adorer. Je te pardonne. Reprenons notre vie conjugale. Toutefois, je te mets en garde. Que personne ne sache ce que le maure m'a fait endurer, car je te tuerais et moi après. Et cette fois-ci, après notre mort, nous ne reviendrons plus sur la terre des vivants. »

Youmaty reprit ses travaux, champêtres et ses randonnées à cheval. Souvent, plaisantant avec son beau-frère, il lui disait : « Pour de l'or, ta sœur a suivi un maure »

Ces moqueries lui pesant; le jeune garçon en larmes dit, un jour, à sa sœur :

— Ton mari se moque continuellement de nous. Il répète sans cesse que pour de l'or tu as suivi un maure. La prochaine fois, tu lui diras : « Eh, toi, le brave ! As-tu oublié le maure qui t'a humilié et a déposé de la viande toute chaude sur ton dos ? » Chose dite, chose faite. Youmaty furieux, devant sa compagne éclate en sanglots : « Une fois de plus, tu as trahi notre serment. Ton petit frère pourrait raconter ce triste épisode de ma vie au premier venu. Et ainsi de suite, la nouvelle se propagerait dans toute la contrée. A présent, nous allons tous deux mourir.

— Mon chéri, ne me tue pas. Je t'aime. Je te présente à genoux, les mains au dos, des excuses, je t'ai...

Elle n'acheva pas la phrase. Un couteau s'enfonça dans son ventre. Youmaty en fit de même pour lui-même.

Mon petit-fils, voilà la femme. Tous les jours dans ta prière, demande au Seigneur de te faire rencontrer une femme vouée aux choses de Dieu, celle qui est détachée des biens matériels. Dans tous les cas, devant une déception féminine, confie-toi à Dieu. Que le Tout-Puissant demeure ton guide, ton seul espoir. La femme peut t'abandonner. Dieu ne t'abandonnera jamais. »

L'abbé Jean-Baptiste

À M'Bow Maryse

Depuis trois ans, je suis professeur de lettres dans un lycée de jeunes filles de la capitale; sorti major de ma promotion, je fus affecté sur ma demande dans cet établissement catholique : le lycée appartient à la congrégation des religieuses de Notre-Dame. L'établissement, quoique privé, bénéficie d'une subvention annuelle de l'État. La discipline rigoureuse donnait des résultats positifs aux examens.

J'enseigne la littérature africaine dans une classe de terminale, trois de première et une de seconde. Je suis moi-même un écrivain en herbe. Mon premier manuscrit a été refusé par la maison d'édition locale : je n'ai jamais su les raisons de ce refus. Malgré cela, je ne désespère pas; je l'ai envoyé de nouveau à une maison d'édition d'une ville voisine. Des collègues m'ont conseillé également d'envoyer des exemplaires de mon manuscrit dans les pays voisins et en Europe. Selon eux, pour être retenu par nos maisons d'édition, il faut être d'abord un écrivain renommé. Presque un classique, genre Hampaté Bâ. Ils ajoutaient aussi, qu'appartenir à la classe politique suffit pour qu'on retienne votre manuscrit. On ne peut pas refuser le manuscrit d'un ministre.

Enfin, la littérature africaine, je l'enseigne. C'est déjà suffisant. Dans ma classe, j'ai trois œuvres africaines au programme. « Doguicimi », de Paul Hazoume. Pour moi, c'est le plus grand chef d'œuvre de la littérature africaine. Un véritable roman historique : je prenais un très grand plaisir à le lire tous les jours. « Le sang des masques », de Seydou Badian Kouyaté. Et, enfin, « Kaïdara », d'Hampaté Bâ. Ces œuvres m'avaient été imposées par les sœurs.

Ma meilleure élève s'appelle Brigitte Fonty. Et puis, elle est la plus belle de la classe. Très grande, elle a un teint d'un noir luisant. Des lèvres rouges. Un nez bien long comme le sexe en érection d'un singe roux. Quand elle marche, ses seins et ses fesses tremblent. Indication parlante d'une beauté africaine. Ses camarades l'admiraient. Elle s'exprimait d'une manière agréable. Brigitte Fonty en imposait et s'imposait.

Je m'étonne de son intérêt pour la littérature africaine. Aucun livre ne paraissait dans le pays sans qu'elle ne le lise. Elle venait m'en parler à la maison; je n'habitais pas très loin du lycée, dans un appartement luxueux. Elle y venait tous les jeudis après-midi. Nous discutons longuement de la littérature africaine.

Brigitte se lamentait quelquefois du peu d'intérêt que la plupart des filles portaient à notre littérature. A son avis, cela provient du fait qu'elles croyaient utile d'accorder beaucoup plus d'intérêts aux œuvres burlesques. Les émissions littéraires, si elles n'étaient pas suspendues après quatre mois de passage, étaient diffusées en fin de programmes.. Donc assez tard, pour un public très limité.

Pour la Radio et la Télévision, la sortie d'un disque représente un événement national. Des chansons au contenu pauvre et indigeste. Pour un animateur, il est plus facile d'écouter un disque que de lire un livre.

Brigitte pense qu'il serait agréable d'écouter entre deux chansons des extraits de livres au lieu des perpétuelles phrases : « Après James Brown, écoutons maintenant la Princesse Charlotte »; c'est triste.

Un jour, elle me trouva préparant un poulet. Elle me déchargea de cette tâche et fit elle-même la cuisine.

— Monsieur, dit-elle, pourquoi restez-vous célibataire ? Je n'ai jamais remarqué chez vous de présence féminine à part vos élèves et moi-même.

— Je ne suis pas marié, je n'ai même pas de fiancée.

— Pourquoi restez-vous célibataire à votre âge ? Les femmes ne vous plaisent-elles pas ?

— Je n'ai pas le temps de songer à la femme, je suis pris par la création littéraire. C'est une femme jalouse. Elle ne supporte pas de rivale.

— Et les femmes ne viennent-elles pas vers vous ? Vous n'avez même pas de maîtresse !

— Non, jamais, je me sens très bien dans ma peau.

Tout en souriant et sur le ton de la plaisanterie, elle continuait à me harceler de questions.

— Vous n'êtes pas insensible par hasard ? Je ne veux pas dire impuissant.

— Diable, pourquoi ?

— Depuis le temps que nous passons les jeudis ensemble, vous n'avez eu aucun désir pour moi. Malgré l'heure tardive, la tenue provocante et mon parfum ensorcelant. J'avoue que j'ai tenté plusieurs fois de copier le personnage de la

romancière Mariama Bâ dans « Un chant écarlate ». Cette Ouleymatou qui par son charme et ses artifices réussit à déstabiliser un couple et à se faire épouser par l'homme. La femme, ce n'est pas seulement l'intelligence, c'est aussi les artifices. Si vous appréciez mon esprit, vous restez insensible devant mon corps. Pourtant la littérature doit vous amener à l'expérience de la femme. Les grands amoureux font de grands écrivains.

— Bien sûr, mais je crains les élèves.

— Qu'est-ce que vous craignez ?

— Les rumeurs dans le lycée, en cas de grossesse.

— Monsieur le professeur, croyez-vous que les pilules aient été faites pour les chiens ?

Ce jour-là, elle devint ma maîtresse. Avoir pour maîtresse une élève de sa classe, déchire l'âme d'un professeur. C'est humiliant. Brigitte gardait pourtant jalousement le secret. Dans sa classe, j'enseignais difficilement. Son regard me dévorait, je ne pouvais m'empêcher de penser à nos ébats amoureux. Une si brillante élève en classe devenait une fellatieuse accomplie au lit. Elle ne se fatiguait jamais de faire l'amour. Elle en réclamait. Tous les jours, elle inventait pour nous des positions. Si en classe, je lui donnais des cours, à la maison elle me dominait, me surclassait par ses techniques sexuelles.

Curieusement, depuis nos rapports, je la notais sévèrement. De la première place elle tomba à la septième. Sa voisine prenait sa rétrogradation pour une faiblesse. « Ton charme ne marche plus ! », lui lança une camarade du fond de la classe.

Elle commençait à me coûter cher. Chaque semaine, elle réclamait de l'argent pour acheter des livres, ce qui n'était pas en soi une mauvaise chose. Mais Brigitte avait la sale habitude de se coiffer tous les samedis soir. Elle achetait une nouvelle paire de chaussures tous les quinze jours, les plus chères, trois robes, tous les mois. En outre, il fallait lui assurer également l'argent de poche.

Moi qui mangeais très peu et souvent au restaurant, elle me recruta, sans mon consentement, une bonne qui me préparait les repas.

Comme nous sortions en boîte de nuit tous les samedis soir après le cinéma, elle restait chez moi jusqu'au dimanche soir. Je trouvais ses parents extraordinaires.

J'écrivais très peu. Balzac avait vraiment raison de dire qu'une nuit d'amour est un

roman en moins. L'acte sexuel affaiblit l'effort intellectuel, s'il est fréquent. Après un acte sexuel, l'imagination créatrice vous manque pour des jours.

A l'approche du baccalauréat, Brigitte s'installa chez moi; cette nouvelle resta ignorée du lycée. Étrange.

L'examen passé, les résultats tombèrent. Brigitte figurait sur la liste des admises, je ne sais par quel procédé magique. Quand je pense à toutes ces nuits gaspillées dans l'amour. Au lieu des études.

Elle s'installa définitivement chez moi pendant les vacances. A ce moment-là, je désirais écrire un roman. Un concours venait de s'ouvrir, le manuscrit retenu serait édité. L'auteur bénéficierait d'un voyage aux États-Unis. Elle promit de m'aider. Tu ne vas pas prendre la plume à ma place, fis-je. Il ne s'agit pas là de charger un camion de sable.

— Je peux toujours te soumettre l'idée d'un roman.

— Vous les jeunes filles, c'est toujours la littérature à l'eau de rose qui vous intéresse ! Le Jury insiste là-dessus, le manuscrit retenu sera celui qui aura présenté le plus d'originalité et de maîtrise de la langue.

— Je connais une idée qui va te faire gagner ce prix. Mon récit est véritablement original et authentique. Si tu réussis à en faire un roman, ton thème sera unique dans la littérature africaine. On aura même peur de l'éditer pour ne pas créer de scandale.

— Ma chérie, moi qui commençais à me plaindre de ta pesante présence chez moi, voilà que tu commences à m'intriguer, à m'intéresser.

— Nous ferons le plan ensemble, je t'aiderai à corriger chaque chapitre. Ma cousine qui vient d'obtenir son diplôme supérieur de dactylographie, nous apportera sa contribution. Avant la rentrée scolaire, tu pourras déposer ton manuscrit en trois exemplaires.

— Brigitte, tu es un ange. Livre-moi maintenant ton récit. « En classe de cinquième, commença-t-elle, je ne paraissais pas mon âge. Très grande et bien en chair. Les hommes se retournaient sur mon passage et sifflaient d'admiration. Mes amies, jalouses, m'enviaient. Deux ans auparavant, j'avais connu l'homme par l'intermédiaire du sexe d'un cousin qui dormait dans la même chambre que moi. J'étais sollicitée par les hommes de différentes catégories sociales. Un député se

proposa d'acheter une voiture pour mon père. Un directeur de banque me proposa monts et merveilles. Les vedettes du football défilèrent chez moi, Mais, je ne savais trop pourquoi, mes yeux se fixaient sur un seul homme : je jurai qu'il serait mon amant. Il n'était pas comme les autres, c'était le curé de notre paroisse. L'abbé Jean-Baptiste.

Ma décision était secrète, je n'en parlai à personne. Tous les dimanches, je m'asseyais au premier rang pour me faire remarquer du curé. Je ne manquais aucune réunion se tenant à la paroisse, même celle réservée aux adultes. Je fis ma demande pour devenir catéchumène des enfants de la première année de communion.

Curieusement, tous mes efforts demeuraient vains. Seul le vicaire Victor discutait avec moi. Le curé était toujours entouré de fidèles. Toutefois, il ne manquait jamais de me sourire lorsque nous nous rencontrions.

Un dimanche, après la messe, je pris la résolution de ne pas le quitter. Le dernier des paroissiens parti, il m'adressa la parole.

— Mademoiselle, que puis-je faire pour vous ?

— Je désire discuter avec vous sur le sermon.

— Très intéressant. Venez donc chez moi.

Ainsi débutèrent nos rapports purement amicaux. Je venais le voir tous les soirs pour étudier un point précis de la Bible, particulièrement la vie de Jésus. Je croyais naïvement qu'il tomberait rapidement sous mon charme et me ferait des avances. Jamais mon corps ne l'intéressa. Il s'appliquait à sauver mon âme. Une révolte intérieure grondait en moi.

Les vacances arrivèrent. Je passai en classe supérieure; je ne fis même pas attention à mon classement, seule la conquête du curé m'obsédait. Avec les grandes vacances, le vicaire et le domestique partirent pour un mois dans leur village respectif. Désormais, le curé mangeait chez les religieuses.

Dans la soirée, il restait tout seul chez lui à lire la Bible et son bréviaire. Cachée derrière la cloche, une nuit, j'épiaï tous ses gestes.

Après une réunion, je le vis entouré des cadres chrétiens de la Paroisse. Ceux-là, je les détestais à cause de leur air de suffisance et d'orgueil démesuré.

La dernière voiture partie, il se dirigea chez les religieuses. Il dîna en un quart d'heure. Retourné chez lui, il ferma sa porte. Je quittai alors ma cachette et m'agenouillai devant la statue de la Vierge Marie en lui disant « ô Marie, à vous. » « Devant la porte du curé, je priai Jésus-Christ d'avoir pitié de moi pauvre pécheur (pécheresse) »

— Brigitte, fis-je en l'interrompant, tu es le diable. Elle reprit :

« Le curé semblait effrayé quand il m'aperçut derrière sa porte. »

— Que se passe-t-il Brigitte ? A cette heure, tu n'es pas encore chez toi ?

— Notre maison est inondée par la pluie. Nous ne savons plus où aller. J'ai préféré venir chez vous pour m'abriter.

— Et tes parents ?

— Ils ont trouvé refuge chez des voisins que je n'apprécie guère. Je leur ai demandé la permission de me rendre chez des copines.

— Où sont tes copines ?

— Elles viennent de partir pour leur village sans m'en avertir.

— Je vais t'accompagner chez tes parents. Tu auras toujours de la place chez les voisins. Le Christ nous a recommandé de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Il ne faut jamais avoir de la haine pour son prochain. Cela est un péché.

— Le Christ a également demandé de faire la charité. Ne pas repousser le plus faible de vos frères ou sœurs.

Par des phrases de ce genre, je réussis à le convaincre. Il m'installa dans sa chambre et se coucha sur le divan du salon.

Quelques instants après, je lui fis part de mon inquiétude.

— Monsieur l'Abbé, j'ai très peur d'être seule dans cette chambre. Même si vous ne désirez pas rester auprès de moi, restez au moins sur la moquette.

Je mis tant d'insistance dans ma plaidoirie qu'il finit par accepter.

— Brigitte, tu es l'incarnation du diable, souffla-t-il.

— Mon père, vous vous couchez sans faire la prière ? Aussitôt, il se leva. A genoux, les yeux fermés, il priait.

Moi j'étais en tenue d'Ève et à genoux devant lui, je l'accompagnai dans la récitation du « Notre Père ». Il appuya fortement sur le « Ne nous soumetts pas à la tentation mais délivre nous de tout mal ». Après le « Amen » du « Je vous salue Marie », il ouvrit les yeux et me vit toute nue. Il trembla et me pressa aussitôt le sein comme tu me le fais souvent. Il me dit entre deux baisers : « Brigitte, tu es le diable incarné ». Je l'entourai de mes bras. Mes seins, alors s'appuyèrent sur sa poitrine. Il frémit. J'avais suffisamment vu de films pornographiques pour connaître les secrets de la séduction. Ma langue se promena dans ses oreilles, ses cheveux, sa bouche, son cou... Je réussis à le déshabiller et à le mettre dans le lit; je lui fis une fellation comme je sais te le faire. Il s'agrippa, je le renversai. Il monta sur moi. Enfin, je lui appris l'acte sexuel. Pour le curé de ma paroisse c'était la toute première fois.

Avant l'aube, Satan avait fait son œuvre : l'Abbé Jean - Baptiste était devenu insatiable. « Que de temps perdu ! », répétait- il.

Mon rêve venait de se réaliser.

Jusqu'à l'arrivée du vicaire, je me rendis chaque soir chez le curé. Après, nous nous rencontrions tous les jeudis après-midi, son jour de repos, dans un lieu secret. Ensuite, nous faisions l'amour jusqu'au crépuscule.

A chaque rencontre, il regrettait son geste. Malheureusement pour lui, mon corps l'attirait irrésistiblement. Il me désirait avec passion. Il me raconta l'immoralité de certains prêtres et d'un évêque. Certains d'entre eux eurent des enfants de leurs maîtresses.

— Monsieur l'abbé Jean-Baptiste, je...

— Tu es folle ma chérie, appelle-moi Jean-Baptiste tout simplement.

— J.B.

— C'est encore mieux.

— Et le Christ ?

— Le Christ n'a pas vécu à notre époque. D'ailleurs, autrefois les prêtres se mariaient. Nous faisons à notre ordination des vœux de célibat et non de chasteté.

— Je suis enceinte de toi.

— C'est la vérité ou une blague ?

— Je te le jure.

— L'avortement, alors.

— Quel langage, monsieur le Curé... Hier encore, Sa Sainteté le Pape condamnait l'avortement.

— Lui, tu sais, il raconte plein d'histoires. Dans ton ventre n'existe pas d'être humain. Le commandement : « Tu ne tueras point », n'est pas valable dans ce cas.

— Je veux avoir un enfant de toi.

— C'est ton problème. L'essentiel est que tu ne me désignes pas. Un évêque a plusieurs enfants qui portent le nom de leur grand-père paternel ?

— Comment le sais-tu ?

— Les rumeurs.

Un élève de ma classe accepta d'endosser la paternité de mon enfant.

« En trois ans de rapports avec mon curé, j'eus deux enfants. Des garçons. »

— Toi, Brigitte, tu as des enfants ! m'écriais-je.

— Bien sûr. Cela est-il surprenant ?

— Rien ne le laisse apparaître. Mais continue ton récit. « Quelques mois après la naissance de notre deuxième fils, je réussis, et je m'en félicite, à amener l'abbé Jean-Baptiste à créer une société de taxis. Et à acheter un collège. Son père possédait une grande fortune. Il ne tenait qu'à lui de demander de l'argent et d'investir.

Lui aussi, devint rapidement riche. L'administration de son collège lui prenait une grande partie de son temps. L'évêque l'encourageait car, croyait-il, l'abbé Jean-Baptiste cherchait de l'argent pour le donner aux pauvres.

Je croulai sous l'argent, je pris goût aux objets et aux vêtements luxueux. Nous abandonnâmes la plage pour un hôtel « quatre étoiles » situé dans la banlieue. Ne portant pas la soutane, il ne pouvait être reconnu.

Il s'occupait parfaitement de ses enfants. Il les baptisa lui-même. »

— Brigitte, dis-je, tu es vraiment le diable incarné.

Mais, j'aimerais savoir ce qu'est devenu l'abbé Jean-Baptiste aujourd'hui.

— Il n'est plus prêtre. On l'appelle maintenant Monsieur Jean-Baptiste. Il dirige son école et gère sa société de taxis conformément aux vœux de son père qui n'avait pas apprécié sa vocation sacerdotale.

— Comment tout cela s'est-il dénoué ?

— J'ai un jour surpris mon cher abbé en galante compagnie. Je soupçonnais déjà cette jeune fille d'être sa maîtresse. Je partis aussitôt à l'Évêché le dénoncer. L'Évêque ouvrit une enquête. Très rapidement, on établit que l'abbé Jean-Baptiste était le père de mes enfants. Accusé d'avoir déshonoré l'Église toute entière, on le rendit à la vie civile sans l'excommunier. J'avais atteint mon but. »

— Ah ! la femme ! soupirai-je. En elle sommeille toujours un Satan. Tu m'as offert un roman dont les dernières pages restent à écrire.

En fait, j'envisageai une deuxième partie pour le roman : mes rapports avec une religieuse. Il me fallait en choisir une pour en faire ma maîtresse.

Le lendemain, quand j'arrivai au lycée pour chercher mon courrier, je vis sœur Angélique. Elle préparait l'expédition des bulletins de notes...

Mon dernier amour

À N'Guessan Euphrasie

Les six enfants pleuraient. La plus grande à chaudes larmes. Je la consolai. Mais sans succès. Le plus jeune pleurait à gros sanglots. Il avait tout juste six mois. Son prénom : Habib. L'aînée, Nafissatou. La seconde, Madina. Le troisième, Cyrille. La quatrième, Mariam. Le cinquième, Georges Mathias. Tous pleuraient, le regard fixé sur leur mère. Couchée dans son lit, elle retenait difficilement ses larmes. Vêtue de blanc, elle demandait à ses héritiers, tout en pleurant, de sécher leurs larmes. Elle supportait difficilement surtout les larmes d'Habib. A plusieurs reprises, elle me demanda de l'éloigner. Quelques secondes après, elle le réclamait. Moi, j'avais les yeux secs. Depuis mon adolescence, ma mère ne cessait de dire que j'avais un cœur dur. Selon elle, je faisais partie de la lignée des assassins. Car elle ne trouvait en moi aucune tendresse. Aucune affection pour qui que ce soit. Après mon baccalauréat, je lui fis part de mon désir de m'inscrire, à Paris, pour des études en Sciences politiques. Elle courut aussitôt chez un marabout. Afin que je ne pense plus aux études politiques. Avec le vide intérieur qui m'habite, j'étais capable, selon elle, de tuer froidement des adversaires politiques. A trente-quatre ans, je découvrais la réalité des propos de ma mère, devant ce corps épuisé, ruiné, qu'entouraient des enfants en pleurs. Moi je ne ressentais rien. Et pourtant la malade était mon dernier amour. Habib, mon dernier enfant. Bintou, la mère de mes enfants, était atteinte d'un cancer incurable. Ses jours étaient comptés. Moins d'une semaine à vivre. Peut-être même quelques heures. Nous avons, après le diagnostic, consulté les marabouts, les sorciers et autres féticheurs. Du moins elle. Elle ne croyait pas à sa guérison par la médecine moderne. Je ne faisais que l'accompagner chez ces charlatants. Je n'y croyais pas. Toutefois, je tentai à plusieurs reprises et sans succès de l'accompagner chez un prêtre qui guérit par la prière au nom de Jésus-Christ. Elle se disait musulmane et refusait de rencontrer mon ami prêtre. Le mal empirait. La souffrance devenait intolérable. Tout finit par cette hospitalisation. Et ce verdict. « Elle n'a que quelques jours ou quelques heures à vivre. »

Cette nuit-là, à minuit, elle n'était pas encore morte. Mais tous les enfants dormaient. Je restai éveillé. Elle aussi. « Mon chéri, je vais te parler. Te dire la vérité sur mon passé. Ce qui m'arrive n'est pas fortuit. C'est le résultat d'une vie dissipée, dénuée de la crainte de Dieu. Aujourd'hui, je récolte ce que j'ai semé. Écoute-moi bien, Charly.

Tout a commencé en juin 1968 après mon échec au BEPC. Mes parents étaient pauvres, mon âge trop élevé pour reprendre ma troisième, mon horizon scolaire se fermait. Pas d'oncles, de frères ou de parents plus ou moins lointains pour m'aider. A 18 ans, je n'avais eu aucun amour. Toujours vierge. Malgré une grande beauté. Les professeurs, les commissaires de Police, les administrateurs civils, les élèves ont tous échoué. Et voilà que pendant les vacances, je fis la connaissance d'un jeune employé des PTT. Il me plut aussitôt. Sans me découvrir intimement, il m'inscrivit dans une école de commerce pour préparer en deux ans un diplôme de secrétariat. Le diplôme acquis, il me trouva rapidement un travail dans un cabinet d'avocat. Après trois mois d'essai, je fus retenue et bénéficiai d'un bon salaire. Adama, c'est ainsi qu'il s'appelait, me demanda en mariage. J'acceptai. Le lendemain des célébrations coutumières il prit enfin ma virginité. En l'espace de deux ans, je lui donnai deux enfants. Nafissatou et Madina. Tout allait bien dans le foyer.

Mon mari me respectait. Malgré son maigre salaire de fonctionnaire, il subvenait à tous les besoins de la famille. Moi je ne pensais qu'à m'habiller. A écraser les autres secrétaires par ma beauté, mes vêtements, mes bijoux. Je ne pouvais donc qu'attirer le désir des hommes. Mais je restai fidèle jusqu'au jour où, désireuse de prendre un crédit à la banque pour investir dans un commerce, je rencontrai le chef d'agence de ma banque.

Subjugué par ma beauté et mon élégance, il perdit toute raison. Et me donna de sa poche les deux millions demandés. Quelle chance ! Je n'aurais rien donc à rembourser. Du moins, c'est ce que je crus. Tous les jours, il m'appelait à mon travail. Chaque semaine, il me donnait l'équivalent du salaire de mon mari. Il m'invita un jour à manger. « Je t'aime Bintou, je veux faire ton bonheur. » Avant de terminer sa phrase, il m'avait remis un chèque de trois millions. Je devins impuissante. Dans sa grosse voiture, il m'embrassa tendrement. Je répondis à ce baiser. Et ce jour-là, dans un hôtel international, il me déshabilla et me fit l'amour comme je ne l'avais jamais connu. Je devins folle de lui. Mon mari ne pouvait plus me toucher. Je partais pour des week-end d'affaires ou de travail. En compagnie de mon amant. Je tombai enceinte à ma grande surprise. En bonne musulmane, je n'envisageai pas le curetage. Joseph, mon amant, me prit chez lui. Je devins la honte de toute la famille. Mon père me lança des malédictions. Mon mari, quant à lui, voulait coûte que coûte que je regagne le foyer conjugal. Il me pardonnait, prêt à reconnaître l'enfant. Mais je vivais désormais dans le luxe. Cyrille vint au monde. Un garçon, après deux filles. Joseph me couvrit de bijoux. Il ouvrit pour moi deux magasins de prêt-à-porter et une épicerie. Un jour, on le

chassa de son travail en confisquant la plupart de ses biens. Grâce à mes économies et à mes activités rentables, je louai une villa où nous déménageâmes. Chaque jour, il partait à la recherche d'un hypothétique travail. Son casier judiciaire chargé ne lui permettait pas d'avoir du travail à la mesure de ses compétences. Il ne me servait plus à rien. Je le quittai pour un autre.

J'avais déjà rencontré Ouattara dans mon épicerie à plusieurs reprises. Sa réputation dépassait les frontières du pays. Propriétaire de plusieurs immeubles, voitures et camions de transport, il était d'une largesse légendaire. Très rapidement je devins sa maîtresse. Il m'acheta une grande maison et me fit un enfant. Une fille qu'il prénomma Mariam. Franchement, je ne l'aimais pas, mais il était riche. Il me faisait constamment voyager en Europe et dans les Amériques. Marié à, déjà, quatre femmes, il me laissait suffisamment libre.

Je devins la maîtresse d'un étudiant. Beau garçon. Je l'entretenais. Au cours d'un cocktail offert par sa Faculté, je rencontrai un Ministre qui s'étonnait de ne m'avoir jamais encore vue dans ce pays. « Une si belle femme que vous, cachée dans une villa ! Je vais faire de vous la plus enviée de ce pays. Suivez-moi. » Et je le suivis.

L'argent pleuvait sur moi. Le commerçant et le Ministre, sans le savoir, se faisaient une concurrence impitoyable : aucun ne devinait l'existence de l'autre. Étant la seule juge, je savais comment les départager ou les partager sans le faire sentir ni à l'un ni à l'autre. Une autre naissance. Mon cinquième enfant. Le commerçant était déjà en prison pour fraude fiscale. Mais je soupçonnai plutôt une machination de mon Ministre, qui avait dû apprendre l'existence de l'autre, et qui entendait désormais m'avoir à lui tout seul. Il appela l'enfant Georges Mathias. Mais c'était le fils de l'étudiant, que je ne parvenais vraiment pas à quitter. Et c'est d'ailleurs dans sa petite chambre que ce mal incurable devait commencer.

Il y a un an, je te vis à la télévision commenter ton dernier livre. A te voir, à t'entendre parler, un amour puissant m'envahit. Bien sûr, je t'avais déjà vu et entendu. D'ailleurs, je ne t'aimais pas beaucoup à cause des situations difficiles que tu créais aux femmes dans tes livres. Mais ce jour-là, quelque chose d'indéfinissable se produisit en moi. J'avais découvert le véritable amour. Je cherchai à te rencontrer. Tu m'écoutas. Mais tu ne voulais pas croire à mon amour. Tu disais : « Je ne crois jamais à l'amour d'une femme. » Pour te le prouver je m'installai de force chez toi, abandonnant amants, enfants et confort. Tu refusas mon argent et mon corps pendant des semaines. Tu ne voulais pas goûter à ma nourriture. Mais je te vainquis par mon mal. Tu pris pitié de moi. Tu compatissais à

ma douleur. Je fus admise dans ta chambre. Mais tu ne pouvais que faire souffrir les femmes. En te voyant vivre, j'ai compris pourquoi les femmes te fuyaient ou plutôt, pourquoi tu les fuis. Tu es tout obsédé par la littérature. L'écriture, la lecture, les films vidéo. Jamais tu ne donnes un peu de ton temps à la femme. Ton amour, tu le vis dans les chapitres de tes romans.

Toute ta tendresse se trouve chez tes héros. Tu es sans cœur, mais je t'aime, tu es mon amour. Tu m'as même donné un enfant. Malheureusement, il n'aura pas assez de temps pour me connaître. Car je vois le diable déjà me dire de m'apprêter pour le grand voyage. Je te remercie infiniment d'avoir réuni tous mes enfants dans cette clinique. Dans quelques minutes, quand je vais mourir, ne laisse pas mes enfants me voir. Conduis-les chez leur père respectif. Dans mon cercueil jette ton dernier roman et que le prochain porte comme titre mon prénom. Enterre-moi dans la plus grande discrétion. Dans tes prières, intercède chaque fois pour moi auprès de Dieu car je lui ai été infidèle. J'ai mérité sa punition. Mais qu'il m'accorde une terre légère. »

Elle s'arrêta de parler. Ses yeux demeuraient grand ouverts. Elle ne semblait plus respirer. Je ne savais pas si elle était morte.

Je n'avais jamais vu un mort de près. Les enfants dormaient toujours. Moi j'avais envie de rentrer chez moi pour continuer le chapitre II de mon prochain roman.

La femme de l'autre

À Aïcha Konaté

Je la rencontrai, pour la première fois, au cours d'une manifestation populaire. Elle dansait, habillée d'un grand boubou bleu, les cheveux tressés d'une manière artistique. Elle souriait constamment. Elles étaient plusieurs à tourner en rond. Une trentaine de femmes. Plus ou moins belles. toutes charmantes. Néanmoins, c'est elle qui m'attirait le plus. Pourquoi ? Mystère de l'amour. Ou peut-être du désir. Car ses yeux maquillés au « kalé », l'antimoine, me subjuguèrent, réveillèrent mes sens. Après chaque morceau, interprété par cet orchestre « Apollo », elles regagnaient leurs places. Alors, la griotte de service annonçait les récompenses. De l'argent, toujours de l'argent, distribué aux unes et aux autres. L'occasion s'y prêtait. Ces femmes participaient au baptême traditionnel d'un enfant dont la mère présidait le groupe. En effet, toutes ces charmantes dames, je l'apprendrais par la suite, faisaient partie d'un groupe appelé « le Djaba ». C'est-à-dire « l'Oignon ». Le « Djaba » parfume la sauce et lui donne un bon goût. De même qu'il donne la vigueur et la santé.

Ce jour-là, j'avais emprunté cette rue par hasard. Le son de la musique « Apollo » me captiva. Je rangeai ma voiture à proximité d'une parfumerie. Et très vite, je ne prêtai plus l'oreille à la musique. Mes deux yeux ne suffisaient plus pour la regarder : j'aurais bien voulu en posséder cinq.

La nuit tomba rapidement. Les projecteurs s'allumèrent, mais la danse cessa. Et elles commencèrent à se diriger vers leur domicile respectif. Celle qui était maquillée à l'antimoine restait au centre de la piste. Elle discutait en compagnie de trois autres femmes. L'une d'elles me reconnut de loin et m'appela. Une petite chance déjà, me dis-je. Elle me présenta ses trois amies. « Toi, dit-elle, je n'ai vraiment pas besoin de te présenter. » Et toutes de dire en chœur : « On te connaît ! » Évidemment de nom, rien que de nom. Ou par mes photos publiées dans les journaux. Et surtout par mon image abondamment diffusée par le petit écran. Elles me demandèrent mon impression sur leur prestation. Je mentis. « Je viens tout juste d'arriver. Je marche, à la recherche de l'inspiration. Ce soir même, je dois commencer mon prochain roman. » Elles me regardèrent avec une pointe d'envie. Je les quittai précipitamment. Lorsque je fus assuré d'être hors de leur vue, je m'arrêtai et me cachai derrière un gros arbre. La discussion continuait. Après un quart d'heure, elles se séparèrent :

Madame Fatou Bika monta dans sa voiture. Une Datsun.

Toute la nuit, je n'arrivai pas à dormir. Ni les livres, ni les films ne pouvaient me faire oublier l'image de cette femme qui sera désormais le supplice et la consolation de ma vie. Elle était mariée. Elle ne pouvait donc pas m'appartenir. Or, je l'aimais. Je la désirais. Quel supplice ! Mais aussi, quelle consolation ! Aimer une femme inaccessible, c'est la possibilité de transmuter cet amour en créant un chef-d'œuvre. Écrire un livre. Pour elle. Rien que pour elle. Son image toujours présente à mon esprit. Tous les livres réussis sont, certainement, les produits d'un amour manqué. Avant l'aube, je débutai mon premier chapitre.

Nous ne pouvons rien contre le destin. Le surlendemain de cette rencontre mémorable, je me rendis, au crépuscule, à la « Librairie de Paris » pour acheter mes hebdomadaires. A la caisse, je précédais Madame Bika.

— Quelle surprise agréable. Monsieur Jean Magas. Je viens tout juste d'acheter votre dernier livre et je vous rencontre ! Vous allez me faire une belle dédicace à la sortie.

— Volontiers Madame.

Je l'invitai au bar d'en face. Tout en souriant, elle me dit :

— Ce n'est pas un endroit convenable pour inviter une femme mariée.

— Surtout, si celui qui l'invite est passionnément amoureux d'elle, répliquai-je.

Elle éclata de rire.

— Un homme célèbre comme vous, amoureux d'une femme aussi ordinaire que moi !

Ma dédicace s'étala ainsi : « A Madame Fatou Bika. Pour tout l'amour sincère que je vous porte. L'auteur, qui veut partager une partie de votre vie. »

— Vous êtes sérieux ?

— Sérieux, très sérieux.

— Peut-on croire réellement aux propos d'un écrivain ? Il ne sent rien. Travaillant sur les mots, il se croit amoureux d'une femme mais il est tout simplement amoureux de l'amour.

— Avez-vous déjà eu des relations avec un écrivain ?

— Non. Mais je sais comment sont les écrivains.

Une amie, professeur de français, a fréquenté l'un des plus célèbres. Elle a été déçue. Les écrivains n'ont pas de cœur. Ils font souffrir les femmes.

— Moi, je vais vous prouver que j'ai un cœur.

— Vous semblez oublier que je suis l'épouse d'un autre. D'ailleurs c'est vrai, les écrivains aiment en général les femmes des autres.

— Vous appartenez à un autre, je ne peux pas l'oublier, malheureusement; je vous aime néanmoins.

— Merci de votre dédicace et de votre invitation. Je suis obligée de vous quitter. Mes enfants et mon mari m'attendent pour dîner. Appelez-moi. Nous prendrons un rendez-vous. Ne serait-ce que pour discuter de votre livre que je vais dévorer cette nuit. C'est une chance de connaître l'auteur d'un livre. N'oubliez pas de m'appeler au Central administratif. Je suis suffisamment connue par les standardistes.

Elle avait visé juste, Madame Bika. J'aime les femmes des autres. Mais pas toutes les femmes. Et ce n'est pas une caractéristique liée à l'état d'écrivain. Les hommes sont ainsi. Ils aiment toujours la femme de l'autre. La propriété d'autrui est toujours meilleure. La femme de l'autre que nous aimons d'ailleurs, n'est plus désirée par son époux. L'habitude crée la monotonie. Difficile de lutter contre la lassitude dans le couple. Tôt, le Christ avait compris. Regarder avec désir la femme d'autrui, c'est commettre le péché d'adultère dans son cœur. Un péché commis tous les jours. Une fois au moins par chaque homme.

La morale, la religion sont nécessaires, indispensables. Mais le corps, le désir sont les plus forts.

Mon rendez-vous, je l'obtins. Cette fois, au bar de l'aéroport. Très loin de la ville. Elle s'étonnait de me découvrir aussi misogyne dans mon livre. On confond toujours le personnage et l'auteur. Une grave erreur. Même si souvent nos personnages sont nos différents modèles. Madame Bika, passionnée par mon roman, me posait de nombreuses questions. Je répondais de manière disert. Je remarquai surtout qu'elle portait un très grand intérêt à ma personne. Ne portait-elle pas, pour cette rencontre, un magnifique, peut-être même son plus beau

boubou ? Ne sentait-elle pas le parfum le plus cher, le plus captivant, le plus ensorcelant ? Ah, ce parfum ! Il faisait monter la passion du désir dans mon corps. Les deux seins, à peine dissimulés sous le boubou, semblaient m'inviter à les caresser. Et ses gencives ! Devenues bleues par un maquillage traditionnel qui augmentait son pouvoir de séduction. Des avions décollaient, d'autres atterrissaient. La conversation bifurqua sur les voyages. Elle avait visité de nombreux pays européens. Son mari, haut cadre du privé, lui payait régulièrement des voyages à l'étranger. Elle en profitait pour acheter et vendre. Elle s'étonna que je ne connusse que les pays africains. L'Europe ne m'avait jamais fasciné.

Soudain, une idée me traversa l'esprit. Je la mis aussitôt à exécution. Elle mâchait du chewing-gum. « Donne-le moi », dis-je. Elle comprit et me le remit. A sa grande surprise, je le mâchai à mon tour.

— Pourquoi ? c'est enfantin.

— J'ai tout simplement envie de votre bouche. Or, comme elle ne m'est pas accessible, je veux au moins mâcher quelque chose provenant d'elle. Cela me donne l'illusion de l'avoir.

— Demandez mes lèvres. Et elles vous appartiendront.

— Ici, en public ?

— Non, mon cher ami. Je suis amoureuse de vous, mais je suis discrète. Nous les femmes avons la possibilité de cacher notre amour non seulement au monde et à l'être aimé, mais encore à nous-mêmes. Et si nous sommes mariées, nous le gardons soigneusement caché. Mais vous les hommes, c'est différent. Tout le monde saura le nom de votre passion du moment. A commencer par votre épouse légitime. Remarquez, la femme est souvent infidèle, mais sa discrétion est grande. Elle peut fréquenter son amant durant des années sans que son mari ne remarque un changement dans son comportement. Ah, les hommes ! Aucun sens de la discrétion. De votre indiscretion découle tous vos problèmes avec votre épouse. Savez-vous combien d'yeux nous regardent ? Une ou deux personnes au moins parmi les clients assis dans ce bar, connaissent certainement mon époux ou votre femme. Je ne veux même pas parler de cette foule attendant une arrivée ou un départ.

Je n'aime pas qu'on évoque ma femme. Elle est acariâtre. Elle représente une erreur de jeunesse. Malgré la mésentente, les palabres, les expulsions, elle demeure toujours chez moi. Nos rapports sont froids. Seule notre fille réchauffe

mon cœur dans une maison où chacun vit dans sa chambre. Avec une femme qui ne partage pas votre vie, que vous ne considérez pas comme votre moitié, vous vivez une vie de célibataire.

Le cœur battant, je proposai à Madame Bika de nous rendre dans un bungalow, au bord de la mer. « Pourquoi pas ! A condition que nous utilisions ta voiture. Au retour, je reprendrai la mienne pour retourner à la maison. Mon mari et mes enfants me croient à une cérémonie de baptême traditionnel. En ce dimanche après-midi, lui est au stade. Il ne rentrera pas avant 20 heures. Et je serais déjà de retour. »

Tout le long de la plage il y avait des motels, des hôtels, des bungalows, les uns aussi discrets que les autres. Je choisis un bungalow où je venais régulièrement. Un endroit idéal pour une femme adultère. Elle l'enchanta.

Au stade, la première mi-temps du match de football devait commencer...

La télévision de notre chambre passait un film pornographique d'une grande qualité. Certaines scènes la faisaient frémir de plaisir. Moi je gardai mon calme.

« C'est étrange ! dit-elle. Tu ne veux plus de mes lèvres ? »

Je me levai et m'assis auprès d'elle. Fatou m'offrit ses lèvres. Nous nous embrassâmes passionnément. Je pris son corps. Ma jouissance fut si intense que je poussai des cris.

— Enfin, te voilà satisfait. Une de plus dans ta collection.

— Fatou, divorce.

— Tu plaisantes ou quoi ?

— Je ne plaisante pas. Je veux absolument t'épouser. Partager ta vie. Me réveiller tous les matins à ton côté.

— Je suis mère de trois enfants.

— Demande le divorce.

— Et toi, Tu vas divorcer ?

— Dès ce soir, si tu le veux. Moi, je vis plutôt en concubinage. Facile de me séparer.

— Je ne veux pas prendre la place de ta femme.

— Ce n'est pas ma femme. Tu n'as aucune place à prendre. Je viens d'acheter un appartement dans un grand immeuble. Si tu le veux, dès demain tu t'installeras là-bas.

— Et mes enfants ?

— Avec tes enfants.

— Tu es sérieux ?

— Très.

— Laisse-moi réfléchir pendant trois mois. Je pourrais, dans ce laps de temps, préparer des situations de séparation, de divorce. En attendant, nous nous verrons tous les trois jours chez ma petite sœur.

Elle respecta entièrement ce programme. Deux fois par semaine, nous nous retrouvions dans une chambre de l'appartement de sa petite sœur, qui m'admirait énormément. Professeur, elle enseignait le français et faisait étudier mon œuvre à ses élèves.

Les trois mois passèrent. Fatou n'avait pas encore suffisamment réfléchi. Cette situation me pesait. Je voulais absolument l'épouser. Je devenais fou d'amour. Je ne pouvais pas supporter l'image de fatou couchée auprès de Monsieur Bika, La jalousie me torturait rien qu'à y penser. Trois autres mois s'écoulèrent.

Une rapide transformation intervint dans le physique de ma bien-aimée et pour un rien, elle devenait nerveuse et s'emportait. Je commençai à redouter ses colères. Un soir, elle me griffa. J'avais osé apprécier une speakerine de la télévision. Sa jalousie m'étonnait. Je regrettai mon comportement avec ma concubine, ma femme. Je cessai de lui parler de divorce.

Un soir, avant l'arrivée de Madame Bika, sa petite sœur, le professeur de français, m'apprit la véritable raison de l'humeur de Fatou. Elle était enceinte. Elle arriva précipitamment. Accompagnée de ses trois enfants. Des porteurs suivaient avec des valises. Dix valises.

Fatou me prit la main et m'entraîna dans notre chambre. « Ton désir vient d'être exaucé. Après une violente dispute avec mon mari et avec son consentement, je viens de le quitter pour toujours. Dès demain, mon avocat s'occupera du divorce.

Je resterai ici avec mes enfants. Dès la dissolution du mariage, je gagnerai ton nouvel appartement où, je l'espère, notre enfant viendra au monde car je suis enceinte de toi. Des mois durant, je me suis refusée à mon mari afin d'être porteuse d'un enfant de toi. Dès qu'il a constaté mon état, Monsieur Bika est devenu furieux. Il a menacé de me tuer. Tout a fini par s'arranger. Je suis devant toi, vivante. Et pour toujours, je suis à toi. Prends- moi dans tes bras. »

Je la pris dans mes bras. Et je versai des larmes. Une femme quittait son mari pour moi. Une nouvelle vie commençait.

La voyante

à Maguette Ba Diop

Depuis trois ans, je n'avais pas revu ma mère. Mes occupations administratives ne me laissaient aucun répit. J'étais préfet d'une grande région où ma présence était constamment exigée. Néanmoins, j'envoyais à ma mère de l'argent tous les mois.

Ce mois-là, je me décidai à la voir absolument, afin de lui présenter ma fiancée. Elle s'appelait Rachel. Son père travaillait sous mes ordres. Il était gardien. Elle, fréquentait l'Université en deuxième année de lettres modernes. Elle m'envoyait régulièrement de ses nouvelles par téléphone ou lettres. A chaque congé, elle venait habiter quelques jours chez moi. Ma mère ne l'avait jamais vue et pourtant je me préparais à l'épouser dans moins d'un an.

Dans le train en partance pour la ville où résidaient ma mère et Rachel, je fis des réflexions sur les femmes en parcourant une revue féminine. Nos sœurs les femmes se plaignent constamment, à travers les colonnes de journaux ou revues, dans les bureaux et parfois dans les véhicules de transport en commun, de la tendance des hommes à l'inconstance.

L'homme ne reconnaît plus la femme d'antan. Celle d'aujourd'hui lui semble une demi-folle. Elle hurle. Elle menace. Pour quelles raisons ? Pour rien. Car son cerveau qui pèse moins que celui de l'homme, imagine tous les jours un roman - fiction concernant son mari. Selon l'ouvrage « Défendre son cerveau, cultiver son intelligence » de Marcel Anorillon, « le cerveau de l'homme pèse 1360 g, celui de la femme 1220 g.. »

La femme attend les périodes difficiles du mois pour réclamer de l'argent, des pagnes, des bijoux etc... Dès que l'époux, avec franchise, dit : « Je n'ai pas d'argent en ce moment », c'est le début des hostilités. Désormais, elle va perdre le sommeil. Son disque, déjà rayé, jouera du matin au soir. Devant cette incompréhension manifeste, l'homme va préférer la rue et les belles de nuit...

— En outre, les repas vont être servis à des heures impossibles par une femme sale, sentant l'oignon. Mais tout s'aggrave la nuit, dans le lit conjugal; l'homme et la femme côte à côte, c'est la première des situations dramatiques. La conversation sérieuse est impossible.

La femme excelle dans les sottises, sa culture consiste à critiquer dans le mauvais

sens les autres. Même certaines prétendues intellectuelles possèdent une culture de sous-développées. Récemment, à Paris, au cours d'une mission, j'ai vu trois vendeuses d'un grand magasin négligeant leurs rayons pour s'adonner à des critiques acerbes contres les hommes. L'une venait d'apprendre aux autres la fuite de son mari du domicile conjugal pour rejoindre une chanteuse de cabaret.

Sous tous les cieux, les femmes se ressemblent. Elles condamnent l'homme sans se poser de questions sur leur propre comportement, source des désaccords avec l'homme. Égoïstes, les femmes. J'ai entendu l'une d'elles donner ce conseil à ses sœurs : « Les hommes sont semblables aux chats : ils ne laissent passer aucune souris. Ne vous laissez jamais prendre à leur piège. » Pourtant, l'homme est un être sérieux, mais qui n'est tout simplement pas compris de sa femme.

Un homme aime une femme. Il se marient, tout semble aller pour le mieux dans le foyer. Un enfant, parfois des enfants, naissent. Cinq ans plus tard, l'homme est souvent absent du domicile conjugal; la plupart du temps, il va rejoindre ses copains, déserteurs, comme lui, plutôt qu'une maîtresse. Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Le drame atteint son paroxysme quand la femme lit régulièrement les photosromans d'amour, regarde les navets du cinéma et de la télévision. Dans son inconscience, elle se met à la place de l'héroïne. Dans la réalité, elle imite, elle singe. Elle se dépersonnalise. C'est un animal de zoo qu'on découvre dans la chambre conjugale. Devant toutes ses difficultés provoquées par la femme, l'homme choisit une maîtresse. C'est-à-dire une femme qui est tout à fait le contraire de sa femme.

La femme que veut l'homme est rare. C'est celle qui ne braille pas à longueur d'année dans le foyer. L'homme préfère l'épouse soumise et non la comédienne. L'homme désire la femme propre, élégante. L'homme déteste la femme qui parle sans arrêt d'argent. L'homme aimerait avoir la femme qui l'aime, l'adore, le comprend et regarde dans la même direction que lui. Au lieu de lui parler tous les jours de ses maîtresses, le mari aimerait que sa femme devienne une maîtresse pour lui.

Plongé dans mes réflexions, je fus surpris de constater que j'arrivais à destination. Ah ! Les femmes ! J'avais trop de choses à dire contre elles. Un journal entier ne suffirait pas pour écrire mes propos. Un roman, peut-être, de mille pages, ou même une encyclopédie en plusieurs tomes, sur le mauvais comportement des femmes, ferait l'affaire. Pourtant Dieu seul sait combien j'aime la femme, je

l'idolâtre même. Mais comme l'affirme le dicton : « Qui aime bien châtie bien. »

Mon ancienne femme pouvait témoigner de mon amour sincère pour elle. Celle-là, je l'aimais tendrement. Elle ne manquait de rien. Après deux ans d'union elle préféra me quitter en toute amitié. Elle ne supporta jamais que je dorme deux nuits par semaine dans une autre chambre. En effet, du mercredi à partir de quatorze heures trente minutes, jusqu'au vendredi à cinq heures du matin, je n'avais pas le droit d'avoir des relations sexuelles avec une femme. La mienne était insatiable. Quand elle ne dormait pas, elle me provoquait souvent au cours du déjeuner ou du dîner : en prenant des poses lascives. Ma nouvelle fiancée, elle, ne voyait aucun inconvénient à ne pas dormir dans le même lit que moi deux nuits par semaine. Comme toutes nos femmes intellectuelles, elle a horreur d'être le cheval qu'un cavalier enfourche. Ma première femme ne savait ni lire, ni écrire. Elle était analphabète.

Ma mère attendait avec impatience de connaître ma future femme. Fatigué par le voyage, je promis de la lui présenter le soir, lorsque j'irais la chercher à l'Université.

Je me prélassais dans le lit quand la première cliente de ma mère arriva. Ma maman lançait les cauris. Elle en utilisait une dizaine et pouvait connaître le destin des gens.

De ma chambre à coucher, j'entendis tous les propos qui se tenaient dans le salon, la porte de ma chambre se trouvant tout juste à côté du siège où maman prenait place. Cette première cliente possédait une petite voix. « Mon mari ne rentre pas tôt le soir, commença-t-elle. Il revient à minuit et ne touche pas au repas. Depuis plusieurs semaines, il ne fait plus l'amour avec moi. Il me parle à peine; quand j'émetts des remarques sur son comportement, il s'énerve et profère des injures. Faites quelque chose pour moi. »

Pendant quatre minutes, j'entendis ma mère remuer ses cauris. Puis elle déclara :

— C'est une femme de teint clair qui a détourné ton mari. Pour l'avoir, elle n'a pas hésité à enterrer un gris-gris devant votre porte.

— Que faut-il faire pour effacer les actions néfastes de cette femme au teint clair ?

— Ce sont les cauris qui vont nous le dire.

Une fois de plus, ma mère fait remuer les douze cauris.

— Voici la réponse : tu vas acheter un poulet rouge. Tout rouge. Sans aucune tache noire ou blanche. Tu l'offriras en sacrifice à une mendicante aveugle en y ajoutant trois colas rouges; de même qu'un ancien pagne que tu as déjà porté.

— Merci, Mariam. Tes cauris m'ont soulagée.

Ah ! Les femmes ! Elles sont mauvaises ! M'arracher mon mari, moi, Jeannette, qui ai tant souffert avec Jean. Quand je l'ai épousé, il était simple ouvrier. Aujourd'hui qu'il est ingénieur, on veut me l'arracher. Merci Mariam. Tiens cet argent pour t'acheter des colas.

Jeannette partie, un autre client prit aussitôt sa place dans le fauteuil rouge et noir. « Ma femme devient impossible, commença-t-il sans préambule. Elle ne fait que crier dans la maison. Elle est toujours en colère. Nous nous disputons plusieurs fois par jour; je me demande si elle n'a pas un amant. »

Quelques minutes après, ma mère lui donna l'interprétation des cauris en ces termes : « Ta femme est possédée par un génie qui se trouve dans l'eau. Il est très jaloux. Tu vas donc acheter un mouton blanc. Chaque vendredi, tu le feras laver devant la rivière pendant sept semaines à l'issue desquelles tu l'égorgeras. Tu distribueras une partie de la chair de ce mouton à tes amis et voisins. La semaine prochaine, je te donnerai une amulette que tu mettras sous votre lit. Son effet va adoucir la haine du génie de ta femme contre toi. Il souhaite avoir ta femme pour lui seul. Tu as dû remarquer combien ta femme s'énerve lorsqu'elle se couche auprès de toi. C'est son génie qui l'incite à se conduire ainsi. La semaine prochaine, demande à ton épouse de venir ici, je vais lui donner des conseils très utiles. En principe, elle doit chaque semaine verser du lait dans la rivière pour adoucir son génie. Mais vos femmes modernes n'ont plus le temps de s'adonner à ce genre de pratiques. Quoi qu'il en soit, ne crains plus rien, ta femme va changer, elle t'aime beaucoup, elle n'a aucun amant en ville. »

Un quart d'heure plus tard, j'entendis deux femmes parler familièrement avec ma mère. L'une d'elles : « Mariam, comme tu me l'as dit la dernière fois, je suis tombée sur un homme riche. Il est marié et a trois enfants, j'aimerais devenir son épouse unique. Par conséquent, tu dois faire quelque chose pour qu'il chasse sa femme. Il me donne beaucoup d'argent mais je préférerais habiter chez lui. »

Après avoir consulté ses cauris, ma mère lui répondit :

— Ne crains rien, il est déjà fou de toi. Sa femme et ses enfants ne comptent plus à ses yeux. Toutefois, tu dois continuer les sacrifices. Cette fois-ci, tu vas m'envoyer cinquante mille francs et un mouton blanc, je vais te préparer des amulettes et un philtre.

— Je préfère te donner maintenant cette somme et le prix du mouton.

— Merci Mariam. Et ta copine Nicole, quel est son problème ?

— Je commence, fit Nicole, à ne plus pouvoir supporter ma situation. J'ai trente-deux ans et je suis encore célibataire. Aucun homme ne se décide à m'épouser. Pourtant je suis agréable au regard. Dès qu'un homme réussit à me posséder, il m'abandonne. J'aimerais que tu fasses quelque chose pour moi.

Selon les cauris, Nicole avait trompé un homme qui, avait assuré en grande partie ses études. Cet homme jaloux l'avait envoûté. Ma mère lui promit des gris-gris pour la semaine prochaine. Après ces deux femmes, j'entendis ma mère discuter familièrement avec une blanche. Je ne croyais pas que les blanches consultaient les voyantes noires.

— Ma chérie Mariam, j'ai un nouveau patron depuis quinze jours. Il semble me porter beaucoup d'affection. Je voudrais que tu fasses rapidement quelque chose pour qu'il me donne une importante promotion.

— C'est très facile comme travail. Tu dois payer d'abord cent mille francs.

— Je te fais un chèque.

— Si tu veux.

— Bien, je le fais tout de suite.

Le chèque signé et remis à ma mère, la blanche resta un long moment pour parler de l'entreprise qui l'employait et des mesquineries de ses collègues féminins.

La blanche quitta le fauteuil, une autre vint s'installer aussitôt.

— Alors, comment va l'étudiante ? Et les grèves ?

— Les grèves ont cessé. Nous avons repris les cours hier seulement... Cette fois-ci, je viens te voir pour un problème d'argent. Mon fiancé m'aime, je le sais et il n'y a aucun problème là-dessus. Mais il m'envoie très peu d'argent. Il préfère en donner plutôt à sa mère. D'ailleurs, il doit être en ce moment chez cette dernière.

Il m'a téléphoné avant-hier qu'il venait me chercher aujourd'hui pour me la présenter. Je souhaiterais que durant son séjour d'une semaine, il se ruine pour moi. Regarde aussi avec tes cauris pour mon copain de l'université. Il change de comportement depuis que j'ai avorté. Il ne veut pas comprendre que j'ai intérêt à prendre pour époux un haut fonctionnaire. Tu regarderas aussi le cas du commerçant analphabète. Il me donne toujours de l'argent mais sa promesse de me payer une villa tarde.

Eh oui, c'était ma fiancée Rachel que j'entendais parler ainsi. Je ne pouvais plus me lever; de mon lit, je criai à haute voix; « Rachel, tu m'as tué. »

L'amour d'une femme

À Blanche Coulibaly

Employé de bureau depuis près de treize ans dans une fabrique de chaussures en pleine expansion, Victor Karim demeurait le seul célibataire de la maison. Pourtant son salaire mensuel et son âge dépassaient d'une bonne moitié ceux de ses collègues, tous mariés.

Quelle ne fut pas alors la surprise de son Directeur général, Paul Moussa, lorsque son employé lui demanda d'être son témoin : Victor Karim se mariait. Et lorsqu'il découvrit le visage de Martine Aïcha, tout d'abord devant le Maire et ensuite à la sortie de l'église, le Directeur général devint subitement muet. La beauté éclatante de la mariée l'avait ébloui, subjugué.

Au cours de la réception qu'il offrit dans son jardin, Paul Moussa, assis à la droite de la mariée, parlait beaucoup. Il racontait ses débuts difficiles dans cette affaire de chaussures qui, finalement, faisait de lui aujourd'hui l'un des hommes les plus puissants de la capitale. Il appréciait beaucoup le marié, son employé le plus efficace, grâce à sa ponctualité et à son dynamisme au travail. Toutefois, il regrettait la différence de revenus entre eux. « Le pauvre, disait-il à Aïcha, je ne peux lui donner que moins de cent mille francs, une somme qui couvre à peine mes dépenses quotidiennes. Que voulez-vous Madame, le monde est ainsi fait. L'égalité entre hommes est une pure aberration. »

Il ne tarissait pas sur ses voyages à l'étranger, principalement dans les villes européennes et américaines. « D'ailleurs, poursuivait-il, j'étais la semaine dernière à Los Angeles. Je résidais dans l'hôtel qui prit feu et j'y étais à ce moment-là. Évidemment, votre télévision nationale, comme d'habitude, n'a relaté les faits qu'hier soir seulement. C'est triste. » Que ne disait-il pas contre la presse nationale ? Des gens débiles, incultes, au service du mensonge, de la mystification. Là, Victor Karim se mit à parler. Critiquer les journalistes représentait pour lui un dialogue fructueux avec n'importe quel interlocuteur. Quant à Aïcha, elle fit comprendre qu'il suffisait de ne point lire la presse qu'on ne supportait pas pour garder toute sa liberté.

Dans ses rêves cette nuit-là, Paul Moussa se voyait dans les bras de la mariée, l'embrassant, la cajolant.

Le lendemain, il se leva plein d'entrain et d'imagination. Au bureau, il convoqua

Victor Karim. « La semaine prochaine, tu iras en Europe pour un stage de six mois. » L'employé, visiblement heureux, fredonnait un air populaire en sortant de chez le Directeur. Intriguée, la secrétaire se fit expliquer la joie de Victor, assise sur les genoux de son patron.

Avant de monter dans l'avion, le matin du départ, Victor Karim « confia » sa femme au Directeur général « Aïcha, pour tout problème, fais-lui confiance. C'est un père pour nous. Écoute ses conseils. Ils te seront utiles. » Se retournant vers Paul Moussa : « Patron, je vous confie ma femme. Amusez-la, car elle va être malheureuse sans moi. Six mois dans la solitude, c'est un drame. »

Au moment où l'avion décollait, Aïcha s'effondra en larmes. Paul Moussa la calma en la tenant innocemment dans ses bras.

Alors qu'ils s'apprêtaient à quitter l'aéroport, une scène terrible se déroula sous leurs yeux. Des gangsters venaient de dévaliser des magasins et leurs clients. Personne n'avait réagi. Tout le monde regardait, indifférent, les voleurs opérer. De son bureau, un agent du Tourisme appela la Police. Cinq éléments de ce corps arrivèrent aussitôt. Des coups de feu s'ensuivirent. Prise de peur, Aïcha courut se cacher sous une table. Paul Moussa, lui, contemplait la scène de violence. Elle lui rappelait les éternels feuilletons de la télévision. Tout comme au cinéma, la victoire revint aux forces de l'ordre. Les voleurs perdirent l'un des leurs, tandis que les quatre autres, blessés, marchaient difficilement, menottes aux poignets.

Martine Aïcha, maquilleuse à la télévision, travaillait ce midi-là. Le maquillage des invités et de l'animatrice du Magazine de la mi-journée terminé, elle préféra rester dans le studio afin de suivre l'émission. Au programme : « le Livre de la semaine », une présentation hebdomadaire des nouvelles parutions en littérature générale. Aïcha aimait beaucoup lire. Elle avait toujours concédé, comme elle l'affirmait, que « sans les écrivains, le monde évoluerait vers la soumission et l'acquiescement; ils enseignent la lucidité, la conscience, la méfiance et l'amour. »

Elle achetait régulièrement les romans des auteurs africains notamment Aminata Sow Fall, Sony Labou Tansi, Amadou Koné, Massa Diabaté, Henri Lopez et Francis Bebey. Pourtant son livre préféré demeurait la Bible. Chaque jour, elle méditait les Proverbes, l'Ecclésiaste et l'Évangile selon Saint Jean.

Les émissions terminées, elle s'approcha du présentateur du « Livre de la semaine ». Ils discutèrent longuement des droits d'auteur.

Paul Moussa l'attendait devant la grille d'entrée. Ils déjeunèrent ensemble. Le

samedi, ils se retrouvèrent la nuit dans un night- club.

Paul cherchait vainement à la compromettre. Elle ne s'y plia point. Il lui reprocha son manque de sensibilité. Elle répondit : « Je ne suis sensible que dans les bras de mon époux. » Il l'entraîna ensuite vers un hôtel. Elle refusa d'y pénétrer. « Rien que pour un quart d'heure », supplia-t-il, la voix caverneuse. Paul Moussa s'était mis à genoux.

— Je t'en supplie au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Vous avez blasphémé Monsieur Paul Moussa ! s'écria-t-elle. Jusqu'à votre mort, vous ne partagerez jamais un lit avec moi. Parole d'honneur !

Dans sa chambre, toute seule, elle médita longuement les propos d'une romancière. « Les hommes, vous comprenez, ils sont très bizarres. Ils ont leur femme, ils l'aiment beaucoup; ils ont leurs maîtresses, ils les aiment beaucoup. L'homme est né bigame; plus que bigame, même. Et il va encore en voir d'autres par-ci, par-là... Un jupon dans la rue qui se remue un peu, ça l'excite. »

Cette nuit-là, Paul Moussa revit son marabout. Il voulait posséder la femme de son employé. Les esprits exigeaient le sacrifice d'un mouton blanc. L'animal fut enterré vivant dans un trou profond. Les formules incantatoires achevèrent le « travail » du marabout. Heureux et confiant dans l'avenir, Paul Moussa, dans sa voiture, sillonna les rues où traînaient les prostituées, les petits et grands délinquants. Tout ce beau monde constamment poursuivi par des cars de police qui passaient et repassaient. Neuf jours après le sacrifice du mouton, Paul Moussa invita la femme de son employé au cinéma. Elle accepta. Dans la salle obscure, il lui déclara son amour. Devant l'indifférence de cette épouse fidèle, il s'étonna : « Comment peux-tu rester fidèle à un homme si pauvre ? »

Et quand il découvrit, après le film, la modeste demeure de Victor Karim, il se tordit de rire.

— Ton mari vit dans la pauvreté, la misère.

— Où est le problème ?

— Quitte-le; je te loge dans une villa superbe, de dix pièces.

Il se leva pour l'embrasser.

— Ne me touchez pas, homme sans scrupules ! Je vous hais.

— Je t'aime à la folie. (Il sort de ses poches des liasses de billets qu'il jette dans tous les coins de la pièce où ils se trouvent). Je ne veux plus te quitter. Restons ensemble. Je dormirai chez toi cette nuit. Laisse-moi t'étreindre.

— Si vous me touchez, je vous tue ! Elle venait de s'emparer d'un couteau de table.

— Tu oserais ?

— Essayez de m'approcher. Un pas de plus et je vous tue, fils de chienne !

Honteux et furieux, l'amoureux éconduit se retira. Cette nuit-là, il alla de bars en cabarets. Dans l'un de ces temples de la débauche, il rencontra un de ses amis très haut placé dans la hiérarchie de la Sûreté Nationale. Ivre, Paul Moussa raconta ses mésaventures avec la femme de son employé. « Tu l'auras bientôt, fit le policier. Je prépare actuellement un complot que m'a commandé un dirigeant du Parti qui a des ambitions politiques continentales. Je suis de la même ethnie que lui. Il s'agit pour nous de faire croire au président de la République à la trahison de quelques ministres, tous d'éventuels dauphins. Ta femme mariée, tu l'auras. Parole de vieux copain. Ce pays nous appartient. Là-haut, j'inspire entièrement confiance. »

Ses six mois de stage achevés, Victor Karim revint aussitôt. Dès sa descente de l'avion, la police l'arrêta. Sa femme, surprise, n'obtint aucune information. Elle se rendit au plus vite chez Moussa, afin de le mettre au courant.

— Madame, je sais, je viens de me renseigner, lui rétorqua-t-il. Votre mari a été arrêté pour complot contre la sûreté de l'État En Europe, dit-on, il participait quotidiennement aux réunions subversives des opposants. Il est arrivé avec un plan d'assassinat de notre Responsable Suprême. Ce plan diabolique dressé par nos ennemis extérieurs est destiné à la « colonne intérieure ». Votre mari a reconnu lui-même tous les faits qui lui sont reprochés. La date de son jugement sera fixée prochainement. On dit qu'il sera condamné à la peine capitale. Il ne te reste donc qu'une seule solution : m'épouser.

— Même décapité, Victor Karim restera mon premier et dernier mari. Jamais, je ne laisserai un autre homme toucher ma peau, a fortiori un enfant de hyène comme toi !

Furieux, il se leva pour la violenter. Elle le gifla.

Les jours suivants furent atroces pour Aïcha. Debout dès l'aube, elle frappait à toutes les portes afin d'avoir des renseignements sur son mari. Dans cette affaire, personne ne l'aidait. Tous leurs amis avaient pris peur. Elle pleurait toute la journée. Elle ne travaillait plus. La nuit, elle ne fermait plus les yeux. L'image de son mari l'obsédait. La Bible ne lui était d'aucun secours.

Un jour, une voisine lui suggéra de voir le Secrétaire État à la Condition Féminine. Elle ne réussit pas à voir cette grande dame qui s'occupait du bonheur et des malheurs de la femme dans le pays.

Chaque jour, les mêmes propos revenaient invariablement : « Le Secrétaire État ne reçoit pas. Le Secrétaire État est en tournée. Le Secrétaire État est en conférence »

Un midi enfin, elle força sa porte. Elles devinrent des amies.

A quelque temps de là, un policier se présenta au cabinet du Ministère des Affaires Sociales et de la Condition Féminine, où Martine Aïcha avait été convoquée. Il accompagnait Victor Karim, libéré grâce à une énergique intervention du Ministre. L'homme et sa femme s'embrassèrent longuement.

Arrivés chez eux, le feu brûlait leur maison : c'était l'œuvre d'une main criminelle. Impuissants, entourés d'une centaine de personnes, ils regardaient leur maison en flammes. Au loin, ils entendaient la sirène des véhicules des sapeurs-pompiers.